

LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR LES ARABES

Par Emile Amélineau

Revue Historique - 1915

La conquête de l'Égypte par les compagnons et fidèles de Mahomet est un fait d'une importance capitale dans l'histoire de notre ancien continent. Jamais il n'y en eut de plus imprévu, de plus extraordinaire et de plus inespéré pour ceux qui en furent les heureux bénéficiaires. Un peuple qui n'était jusqu'alors connu que par sa pauvreté, son manque de toutes ressources et les brigandages qu'il commettait pour s'en créer s'était vu tout à coup maître du pays le plus fertile que l'on connût en Asie, je veux dire la vallée de l'Euphrate, et du plus riche, j'ai nommé la Perse, où en quelques combats il avait renversé le vieil empire des Parthes qui, seuls, avaient su arrêter le développement immense de l'empire romain ; puis, il s'était attaqué à cet empire lui-même dans sa partie orientale, il avait conquis la Syrie, s'était rendu maître des lieux saints du christianisme. Alors il s'empara de l'Égypte, le grenier du monde, et faillit emporter de haute lutte, à un certain moment, la capitale de l'empire d'Orient elle-même ; celle-ci n'échappa que grâce à un concours de circonstances fortuites qui détruisirent les navires qu'avait fournis cette Égypte restée sans défense au moment où elle en aurait eu le plus grand besoin. Si nous voulions continuer cette revue et la pousser plus loin, nous verrions la conquête musulmane, devenue maîtresse de la Libye, de la Pentapole, de la Numidie et de l'Algérie actuelle, du Maroc lui-même, passer en Espagne, renverser la monarchie ibérique, franchir les Pyrénées, conquérir en partie la Gaule et n'échouer que dans les plaines de Poitiers sous la framée de Charles Martel, pendant que d'autre part commençaient ces incursions maritimes qui n'ont complètement disparu qu'au XIXe siècle par la conquête française d'Alger et des provinces algériennes. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les empires les plus civilisés de l'ancien monde, la Perse, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique du Nord où jadis avait régné Carthage, ont été conquis et assujettis dans un laps de temps qui n'a pas excédé un quart de siècle environ, et les conquérants étaient la plus petite des nations alors connues, venue tout à coup à la lumière, sans qu'auparavant on se fût inquiété de son existence.

Encore si ces conquérants improvisés se fussent attendus à leurs premiers succès ! Ils étaient si loin de les prévoir qu'ils n'avaient rien préparé pour y aider, ils en furent les premiers étonnés. Leur civilisation précédente les avait tellement peu prédisposés à leurs conquêtes qu'ils en auraient été comme opprimés et auraient succombé sous le poids de leur bonheur, s'ils n'eussent rencontré des hommes toujours prêts à se mettre au service du vainqueur brutal et s'ils n'avaient eu parmi eux quelques hommes d'élite qui surent se former à l'école de ceux qu'ils avaient vaincus. Opérant au jour le jour, ils ne s'inquiétèrent pas de faire, pour l'édification et l'instruction de leurs enfants, le récit des grands événements auxquels ils avaient participé, et nous en serions réduits aux textes peu concordants d'auteurs postérieurs de trois, quatre, cinq et même six siècles aux événements qu'ils racontent si fort heureusement l'Égypte elle-même n'avait précieusement conservé dans ses sables des témoignages presque contemporains. Dans des papyrus datés du VIIe ou du commencement du VIIIe siècle sont relatés, non pas sans doute les événements même de la conquête, mais des faits qui la supposent et qui montrent d'ailleurs que l'administration du pays restait toujours en vigueur, comme si rien d'extraordinaire ne s'y était passé.

On serait en effet tenté de croire que cette conquête n'avait pas eu lieu, tellement tout le système administratif imaginé par les anciens Pharaons, amélioré par les Romains et les Byzantins, continue à fonctionner normalement. C'est par ces papyrus, recueillis en nombre immense depuis quarante ans environ, que nous pouvons contrôler les assertions des auteurs arabes, grecs, égyptiens c'est-à-dire coptes. Les auteurs grecs semblent s'être à peu près désintéressés de ce qui se passait en Égypte, quoique la vallée du Nil fût toujours le grenier d'abondance de l'empire byzantin : ceux d'entre eux qui nous parlent des

événements de la conquête islamique ne se sont pas rendu un compte exact, même un compte suffisant, de la grandeur des événements qui se déroulaient dans l’Afrique du Nord. Quant aux auteurs coptes, c’est une tout autre chose : ils étaient, ou du moins ils devaient être les premiers intéressés à ce qui se passait en leur pays, et il semble bien que la *Chronique* d’un contemporain, Jean, évêque de Nikiou ou de Prosôpis, aurait pu être un ouvrage d’une importance supérieure pour l’époque dont il s’agit, c’est-à-dire depuis l’année 639 jusqu’à l’année 700 ; mais sa *Chronique* nous est arrivée dans l’état le plus lamentable qu’il soit possible d’imaginer. Ecrite en copte, elle fut sans doute traduite en arabe à une époque que nous ne connaissons pas, et de l’arabe elle passa en éthiopien, dialecte gheez, et la traduction en fut achevée en l’an des martyrs 1318, c’est-à-dire en 1602.

Un autre ouvrage contemporain est l’histoire des Patriarches d’Alexandrie ; cette histoire, quoique écrite par l’évêque Sévère d’Eschmauneïn ou *Hermopolis magna*, vers le XIVE siècle, a été composée d’après les *Actes* mêmes des Patriarches d’Alexandrie, conservés dans la bibliothèque du Patriarcat ou dans les bibliothèques des couvents de Nitrie, voire dans des bibliothèques particulières, comme le dit l’évêque Sévère, et nous savons que ces *Actes* ont été mis en ordre peu de temps après la mort du patriarche dont on raconte la vie ; il nous en est même resté une preuve péremptoire dans l’*Histoire du patriarche Isaac*, qu’il m’a été donné de publier moi-même il y aura bientôt vingt-cinq ans¹.

Aussi, devant ces éléments d’origine et de valeur si disparates, le premier soin d’un historien qui tient à se rendre maître de la vérité doit-il être d’étudier le degré de confiance que méritent les auteurs qui lui ont transmis le récit des événements qu’il doit raconter à son tour, c’est-à-dire de faire ce qu’on appelle la critique des sources. Cette critique, je la ferai dans la première partie de ce travail, d’abord sur les documents officiels contenus dans les papyrus ; 2° sur les auteurs coptes ; 3° sur les auteurs arabes, sans m’attarder à discuter les données des auteurs grecs. Dans une seconde partie, j’étudierai les événements, leur chronologie, les acteurs de ce drame étrange qui changea momentanément la face du monde, je dis momentanément, car bientôt l’Égypte fit pour les Arabes ce que la Grèce avait déjà fait pour les Romains : elle reconquit ses conquérants en vertu de ce principe qui se justifia une fois de plus, que la civilisation plus avancée d’un peuple vient toujours à bout d’un conquérant moins civilisé.

PREMIÈRE PARTIE.

I — Papyrus égypto-grecs.

Le sol, ou pour mieux dire le sable de l’Égypte est éminemment conservateur. Il nous a rendu non seulement les précieux restes de la civilisation dans la vallée du Nil, mais encore une énorme quantité de papyrus restés dans les débris des maisons détruites, et il a suffi parfois d’un vent plus violent qu’à l’ordinaire pour faire apparaître au jour les documents les plus précieux pour l’histoire d’un peuple : cette particularité était si connue dans certaines provinces, comme le Fayoum, que les fellahs disaient couramment que c’était un *vent à papyrus*². Ces documents ont été découverts surtout dans la Haute-Égypte et au Fayoum, où les conditions climatériques sont beaucoup plus favorables pour la conservation de ces rouleaux précieux, mais combien périssables ! On les a rencontrés en effet, d’abord sur l’emplacement de grandes villes, comme Médinete-el-Fayoum et Eschmauneïn, qui nécessairement devaient défier, plus que les simples villages, les ravages d’une inondation trop forte ; puis dans les couvents que n’atteignait pas ou que n’atteignait que rarement et d’une façon peu considérable la crue trop forte du fleuve, parce qu’ils étaient situés en dehors des terres irrigables, dans la bande sablonneuse s’étendant entre les terres cultivées et la montagne, bande où s’élevèrent de préférence tous les grands monastères de l’Égypte. Cependant, une trouvaille extrêmement importante a été faite, il y a une vingtaine d’années, sur le site d’un petit village exposé cependant aux premières eaux de la crue, mais où les habitants avaient eu soin de se mettre à l’abri au-dessus de

¹ E. Amélineau, *Histoire du patriarche Isaac*, dans les publications de l’École supérieure des lettres d’Alger, 1890, t. II.

² Je ferai appel en cette étude à mes souvenirs personnels ; j’ai passé sept années de ma vie en Égypte, dont quatre dans des conditions détestables pour le bien-être, mais extrêmement favorables pour apprendre à connaître la vie du peuple.

l'atteinte moyenne du fleuve, en élevant leurs maisons au moyen d'un terre-plein maintenu à la base par une enceinte de briques cuites qui les mettait à l'abri du ravage des eaux¹. Dans la suite des siècles, quand les maisons s'écroulaient et qu'on devait les reconstruire, comme la coutume invariable en Égypte est de bâtir la nouvelle maison sur l'emplacement même de celle qui a été détruite, le sol des villages s'est rapidement exhaussé, défiant ainsi les plus grandes hauteurs de l'inondation, et c'est dans les décombres de ces habitations qu'on a rencontré ces papyrus dont la découverte est venue jeter un jour éclatant sur les actes de la vie civile et commerciale en Égypte, jusque dans les détails des opérations les plus vulgaires.

On a d'abord trouvé les archives des couvents et des maisons particulières, puis les archives à peu près complètes, pour un espace de temps encore assez considérable, trente ou quarante ans environ, de ceux que nous nommerions maintenant les officiers ministériels de l'époque. Ces archives officielles au premier chef nous ont conservé intacts, non seulement les instructions du ministre des Finances de l'époque, c'est-à-dire du gouverneur général de l'Égypte au nom du khalife régnant, mais encore les rôles des impôts et les registres divers constatant que le système des contributions égyptiennes avait bien fonctionné en telle ou telle année du VIIe ou du VIIIe siècle. Ces papyrus sont répandus dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, au Caire d'abord pour une minime partie, à Berlin, à Vienne surtout et à Londres, à Manchester et à Rome : seule, la France semble s'être désintéressée de ces trouvailles ; elles ont cependant créé une branche d'études toute nouvelle, d'un intérêt historique considérable et qui du premier coup a suscité beaucoup d'importants travaux.

Il aurait cependant semblé naturel que la France eût été appelée à bénéficier une des premières de ces trouvailles, du moment que les autres nations européennes et américaines étaient appelées au partage. Le Louvre est resté complètement en dehors de ce partage, bien qu'il eût déjà une collection dont l'importance est encore fort grande et qu'on l'ait publiée avec un immense succès ; cependant, je dois dire qu'une toute petite partie des documents littéraires est allée s'échouer à Lille, où ils ont été l'objet d'intéressantes études². On trouvera ces lettres dans la publication par M. Bell des *Papyri from Aphroditopolis*, au tome IV du *Catalogue of the Greek Papyri in the British Museum*, n° 1332 à 1411 ; mais tous ne se rapportent pas à cet ordre d'idées.

Ils montrent tout d'abord que les Arabes avaient entièrement conservé l'administration grecque, que la langue grecque était demeurée la langue officielle, que les premiers temps de l'occupation furent des temps relativement paisibles, où le contribuable égyptien n'était pas pressuré plus que de raison ; ils nous montrent aussi que, si ce contribuable souffrit des injustices, il ne les souffrit que de ses compatriotes, et non par le fait du gouvernement central, car nous avons encore les circulaires que ce gouvernement envoyait à ses fonctionnaires et rien n'y décèle la moindre injustice, tout au contraire y prouve que les gouverneurs arabes apportaient le plus grand soin à veiller sur l'administration des finances, la seule chose qui touchât les Égyptiens. Un de ces gouverneurs est surtout célèbre par l'arbitraire avec lequel, disait-on et dit-on encore, il exigeait des contribuables tout l'argent qu'il pouvait en tirer : dans les papyrus découverts sur les ruines d'Aphroditopolis, nous avons les lettres mêmes écrites par ce gouverneur, Qorraha, fils de Scharikh, et ces lettres nous montrent qu'il fut un homme juste, qu'il s'occupait des plus petits détails de l'administration financière afin qu'elle fût intègre et régulière, qu'il avait l'œil sur les fonctionnaires remplissant mal leur charge et se servant de leurs fonctions officielles pour s'enrichir *per fas et nefas*, qu'il les punissait sévèrement en leurs personnes et en leurs biens, s'ils se conduisaient de manière à susciter des plaintes reconnues fondées. Et cependant les historiens arabes se sont plu à représenter Qorraha comme un homme sans foi ni loi, courant après des plaisirs honteux défendus par sa religion, et les historiens occidentaux se sont faits l'écho de ces accusations injustifiées, même les plus

¹ De semblables terre-pleins avec enceinte de briques existent toujours dans la plupart des villages de la Haute-Égypte.

² De semblables documents nous permettent en quelque sorte de revivre la vie civile et commerciale de l'Égypte à l'époque dont ils relèvent ; ce sont des documents que personne ne peut révoquer en doute, contre les chiffres desquels personne ne peut soulever d'objections raisonnables et qui, par ricochet, nous font voir quelle était l'administration du pays après la conquête musulmane et quels étaient les impôts payés par les Égyptiens à leurs conquérants.

sérieux et les plus célèbres, comme Wüstenfeld¹. Je ne veux cependant nullement dire que l'administration de Qorrah ait été sans défaut ; mais ses lettres nous montrent que ses vices, s'il en eut, furent en dehors de son administration et qu'il eut soin de s'entourer de fonctionnaires fidèles, diligents et intègres.

Le gouverneur avait sous les yeux ces fonctionnaires et, par système habile et très développé de courriers qui, à chaque instant, remontaient et descendaient le Nil, il pouvait diriger l'administration selon ses idées. Cette administration avait conservé au complet son organisme grec. Il m'est impossible ici d'entrer dans le détail ; je peux dire toutefois que le gouverneur général veillait à la tenue d'assemblées locales pour la répartition des impôts innombrables qui pesaient sur l'Égypte non par le seul fait de la conquête, mais par le fait des gouvernements qui avaient précédé les Arabes, y compris le gouvernement des Pharaons, dès les plus anciens temps. Ces impôts nous semblent aujourd'hui tyranniques ; mais il ne faut pas en juger d'après nos idées modernes. L'Égypte pharaonique n'était qu'une vaste famille, une immense tribu entièrement sous la dépendance du Pharaon auquel elle appartenait tout entière : le Pharaon, chef de l'empire, avait en conséquence le devoir de nourrir tous ses sujets, mais en même temps il avait le droit d'exiger les services de tous comme s'ils étaient ses propres enfants. Cette conception explique naturellement les faits qui nous semblent le plus inexplicables, parce qu'ils sont en dehors de nos habitudes. Il est bien évident que, dans la suite des siècles, les événements politiques des conquêtes successives se chargèrent de modifier de tels rapports ; toutefois, c'est le régime qui est resté en vigueur jusqu'au XIXe siècle de notre ère, malgré toutes les révolutions survenues dans la vallée du Nil : l'Égyptien n'était en quelque sorte qu'un propriétaire usufruitier, malgré l'antinomie des deux mots ; le propriétaire foncier, c'était le gouvernement, que ce gouvernement fût représenté par un Pharaon, un magistrat romain, un gouverneur grec, arabe, turc ou autre. Les Arabes ne modifièrent pas ce régime : ils en profitèrent seulement ; mais, en en profitant, ils y firent nécessairement des modifications qui leur semblèrent toutes naturelles, mais que les Égyptiens regardèrent comme oppressives.

Les historiens arabes ou coptes ont prétendu que tous les Égyptiens mâles parvenus à l'âge nubile devaient payer le tribut imposé par le conquérant Arabe ; c'est une fausseté manifeste, comme le montrent les papyrus d'Aphroditopolis. Ce tribut frappa seulement une certaine catégorie de vaincus, les riches, et il ne fut pas uniforme pour tous : il était proportionné à la fortune, variant selon les lieux et les années depuis un demi-dinar, ou 7 fr. 50, jusqu'à deux ou même trois dinars². L'Égypte, étant soumise à des conditions particulières sous le rapport de l'irrigation, ne pouvait en effet être taxée partout d'une manière fixe et les Arabes le comprirent parfaitement. Le texte du traité passé entre Amr et les chefs des Coptes lors de la conquête prouve même qu'il y avait non seulement une échelle fixe, mais une échelle *mobile* dans les impôts dus au gouvernement³. Ce sont là des faits acquis et, s'ils ne sont pas à la gloire des Arabes plus qu'à celle des autres gouvernements de l'Égypte, ils ne se tournent non plus contre eux. Ce que je viens de dire montre donc que, si les Arabes, en arrivant en Égypte, se trouvèrent dépaysés au milieu de l'administration compliquée de la vallée du Nil, ils eurent au moins l'intelligence politique de voir qu'ils n'y comprenaient rien, qu'ils devaient s'y adapter, aussi, quand les auteurs de leur propre nation, à l'unisson des auteurs coptes, nous disent que l'administration arabe fut tyrannique, injuste, cruelle, tracassière, nous pouvons leur opposer le témoignage authentique de pièces officielles. Ce n'est pas le seul témoignage que puissent nous fournir les papyrus égypto-grecs : la vie fiscale d'un grand pays est la preuve que ce pays est dans la prospérité ou qu'au contraire il est dans la médiocrité selon qu'elle est régulière ou intermittente. Mais les actes publics ne suffisent pas pour établir une prospérité réelle et durable, ceux de la vie civile entre simples particuliers montrent bien l'avantage si la prospérité est réellement le partage de ce pays, ou si, au contraire, le pays souffre de la tyrannie et de l'oppression.

¹ Cf. Wüstenfeld, *Die Slatthalter von Aegypten zur Zeit der Chalifen*, p. 39-40.

² C'est ce qui résulte de l'étude des papyrus nos 1420 et 1421 d'Aphroditopolis (Bell, *Catalogue of the Greek Papyri in the British Museum*, tome IV, p. 231-247).

³ Nous le savons par la comparaison des années diverses dont nous avons les dates. Cf. Bell, *op. cit.*, nos 1420 et 1421.

Or, dans les nombreux papyrus conservés aujourd'hui à Vienne, à Londres, à Manchester, jamais nous ne trouvons quoi que ce soit d'où on puisse inférer que la vie civile et commerciale de l'Égypte au temps de la conquête n'était pas aussi intense que sous le gouvernement byzantin. Rien n'y fait supposer que l'Égypte vient de subir la plus étonnante révolution que contienne l'histoire, à savoir la conquête d'une contrée célèbre entre toutes celles du monde ancien, peuplée autant que la plus peuplée de la terre, et cela par une poignée d'hommes, par 4.000 soldats qui traversent dans toute sa largeur un pays qu'il ne connaissent pas, qui demandent et reçoivent des renforts, sans rencontrer la moindre résistance.

Et voici un nouveau problème qui se pose. Comment cette conquête fut-elle possible ? L'armée arabe ne comprenait encore, après les premiers renforts reçus, qu'environ 8.000 combattants, et, à quelque chiffre qu'on fasse descendre le nombre des soldats de Byzance qui occupaient l'Égypte, on ne peut nier que leur chiffre ne dépassât ce nombre et sans doute de beaucoup. Quand même l'armée arabe fût montée au chiffre de 15.000 hommes qui nous semble trop élevé, comment une population qui, d'après les auteurs arabes, comptait 2.500.000 personnes, devant payer le tribut, nombre fort exagéré à mon avis, n'aurait-elle pu trouver plus de 20.000 soldats pour résister à l'invasion et à la conquête ? L'armée grecque était en effet très peu nombreuse en Égypte et ce sont encore les papyrus qui nous permettent de le constater. Dans un beau travail¹ qui ne déparera pas son nom, bien au contraire, M. Jean Maspero vient démontrer quelle était alors cette armée et de prouver que, non seulement, sous le rapport du nombre, elle n'était pas redoutable, mais encore que dans le commandement régnait une anarchie presque complète. Ayant eu à sa disposition les papyrus d'Aphroditopolis qui font partie de la collection du Caire, il a indiqué quelle était, pour les principales villes de l'Égypte, la garnison entretenue par le gouvernement central, quels étaient les corps principaux des troupes grecques, quel en était le commandement depuis l'édit de Justinien, quels en étaient les effectifs à peu de chose près, en un mot, quelle était l'organisation de l'armée byzantine en Égypte. Peut-être a-t-il trop rabaissé le chiffre de ces effectifs et n'a-t-il pas attribué assez d'importance à l'élément égyptien ; mais ses conclusions sont justes pour la plupart, et elles ont levé presque toutes les difficultés qui s'opposaient à l'intelligence des événements que j'aurai à raconter dans la seconde partie de cette étude : je ne peux que lui souhaiter de continuer de pareils travaux et lui prédire le plus grand succès, s'il persévère à marcher dans la voie qu'il a prise².

Les papyrus égypto-grecs d'Aphroditopolis et d'autres villes nous font connaître encore un autre facteur : l'Égypte était mal administrée au point de vue civil comme au point de vue militaire. Que l'administration civile ait été mauvaise en Égypte, c'est ce que je ne prendrai pas la peine de démontrer, tellement la chose est connue. Depuis la conquête macédonienne, les Grecs considéraient l'Égypte comme un pays où les hommes ruinés allaient refaire leur fortune : les Ptolémées comprimèrent et arrêtaient, par la sagesse de leur première administration, cette exploitation de la vallée du Nil ; mais sous les derniers rois de cette dynastie et sous la domination romaine, le mal ne fit que croître et le gouvernement de Constantin ne fut pas capable d'arrêter le mouvement acquis, car cet empereur me semble devoir toute sa réputation de guerrier et d'administrateur au grand événement qui changea les destinées de l'empire romain. Ses successeurs ne se donnèrent même pas la peine de s'inquiéter si leurs provinces étaient bien administrées, car alors les croyances religieuses passèrent au premier plan de l'histoire et tout s'effaça devant la question de savoir si Jésus-Christ était ou non le fils de Dieu en tant qu'homme, si Marie était vraiment la mère de Dieu, si le Christ avait deux natures ou n'en avait qu'une seule ; les controverses théologiques, où personne n'entendait son adversaire, dominaient toutes les autres questions. Un vent de folie religieuse semblait secouer l'empire romain tout entier, et la religion chrétienne, après son triomphe, ne produisit que divisions, troubles et morts.

¹ Jean Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*. Paris, 1914 (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, fasc. 201).

² Nous ne modifions point le texte de M. Amélineau écrit avant la guerre ; on voit quels grands espoirs la science française était en droit de fonder sur Jean Maspero ; il est mort héroïquement pour la patrie le 18 février dernier. Cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 428. [NOTE DE LA REDACTION.]

L'Égypte, depuis le gouvernement de Constantin jusqu'à la conquête arabe, pendant trois siècles, fut la terre d'élection de toutes les disputes religieuses. Tour à tour a la tête de l'orthodoxie ou de l'hétérodoxie, elle suivit aveuglément ses patriarches : catholique et orthodoxe quand ses patriarches furent Athanase, Cyrille, Théophile, malgré les crimes de ce dernier ; schismatique, mais se disant toujours orthodoxe, quand le patriarche Dioscore n'adopta pas la foi du concile de Chalcédoine, et depuis lors résistant à toutes les persécutions, à toutes les tentatives pour la faire changer d'opinion sur une question religieuse où les moines d'Égypte, c'est-à-dire la partie la plus béatement et la plus orgueilleusement ignorante de la population égyptienne, donnaient le ton et décidaient de ce qu'il fallait croire. Il semblerait que, pour cet ordre d'idées, les papyrus trouvés ne nous peuvent guère apporter d'utilité : évidemment, entre les papyrus dont je viens de parler et les œuvres des patriarches d'Alexandrie, la distance est grande ; toutefois, ce serait se tromper que de croire qu'entre les uns et les autres il n'y ait aucun rapport. Et voici au moins un papyrus qui nous renseigne sur la conduite des Arabes envers le clergé chrétien. C'était la coutume du patriarche égyptien depuis le concile de Nicée, tout au moins depuis le patriarcat de saint Athanase, d'envoyer chaque année ce qu'on appelle encore aujourd'hui une *Lettre pascalle* qui annonçait le jour où se célébrait la fête de Pâques ; cette coutume s'est étendue à tous les évêchés de l'Église occidentale sous le nom de *Mandements de carême*. La chancellerie du patriarche d'Alexandrie fut même chargée de déterminer quel jour précis devait se célébrer la fête de Pâques, parce qu'il avait été reconnu que les clercs de la ville d'Alexandrie étaient plus au courant que ceux de Rome des questions scientifiques dont relevait le comput de l'année. Or, non seulement les patriarches d'Alexandrie envoyèrent copie de leurs *Lettres pascales* aux évêques de leur ressort, mais encore à tous les grands couvents d'Égypte. L'un de ces couvents était celui de ce Schnoudi dont j'ai publié la vie, dont j'ai fait connaître les violences et l'âpre ascétisme. Il possédait une grande bibliothèque, dont la plus grande partie est maintenant à notre Bibliothèque nationale. Là, se trouvaient des exemplaires de ces *Lettres pascales* ; une de ces lettres a été acquise par le musée de Berlin où je l'ai vue. Elle n'est pas datée, mais ceux qui l'ont publiée, MM. Schubart et K. Schmidt, ont cru pouvoir l'attribuer au patriarcat d'Alexandre III, le 43e sur la liste de ceux qui occupèrent le siège de saint Marc. Je ne serai pas aussi précis qu'eux ; mais, comme le papyrus sur lequel cette lettre est écrite contient ce qu'on appelle le *protocole* que les gouverneurs arabes de l'Égypte mettaient à la première page d'un rouleau pour montrer que la vente en était autorisée, il est bien évident que ce protocole annonce la domination arabe, bien que le nom du gouverneur alors en exercice ait disparu. A part quelques allusions anodines sur les difficultés du temps, le patriarche, que ce soit Alexandre III ou l'un de ses prédécesseurs, s'en tient aux généralités auxquelles se complaisaient déjà ces œuvres de piété ; il parle des croyances religieuses d'une manière encore plus vague, s'il est possible ; quant à la situation politique, rien ne laisse supposer qu'on était à l'époque de Abd-el-Aziz et de ce Qorrah dont j'ai déjà mentionné le nom. Ces résultats sont complètement négatifs, il est vrai ; ils montrent cependant que le patriarche copte n'avait pas de plaintes importantes à faire, puisqu'il n'en fait entendre aucune¹. Nous avons donc dans les papyrus égypto-grecs une triple source d'informations et d'informations officielles pour la vie civile et politique, la vie militaire et la vie religieuse ; nous verrons dans la seconde partie de ce mémoire le parti qu'on en peut tirer pour les temps qui suivirent immédiatement la conquête musulmane.

II — Les œuvres coptes ou traduites du copte.

Les Coptes ou Egyptiens chrétiens, pas plus que leurs pères, les Egyptiens de l'empire pharaonique, pas plus d'ailleurs que les peuples orientaux, n'ont su séparer le récit des événements que nous nommons historiques des circonstances merveilleuses dont ils jugeaient bon de les parer. Cela se comprend très bien, car ils cherchaient surtout à se contenter eux-mêmes, et non à se trouver d'accord avec notre manière d'envisager l'histoire. Qui pourrait leur en faire un reproche ? Notre manière d'écrire l'histoire ne pouvait être qu'un fruit tardif de la civilisation déjà très avancée : quoique les Grecs et les

¹ Cette *Lettre pascalle* a été éditée dans les *Altchristliche Texte* (Heft VI), collection publiée par les musées de Berlin sous le patronage de l'Académie des sciences de cette ville.

Romains nous aient laissé en ce genre des modèles presque inimitables, il n'y a pas déjà si longtemps que les peuples modernes ont pu produire des œuvres vraiment sérieuses et critiques : pendant tout le moyen âge, pendant même une partie de la Renaissance, on se préoccupait plus du vêtement merveilleux qui recouvrait le récit que du récit lui-même.

Les récits historiques des auteurs coptes ne peuvent donc être regardés comme complètement dignes de confiance. La critique moderne l'a démontré amplement depuis trente ans environ. Les renseignements qu'ils nous ont transmis nous sont parvenus sous la forme de prédictions, de récits contemporains ou presque contemporains, ou d'actes rédigés d'après des auteurs contemporains, allusions jetées en passant pour faire comprendre le récit merveilleux qu'inventent même les annalistes de profession, comme nous le verrons chemin faisant.

Le premier ouvrage où il est question de la venue des Arabes en Égypte est une prédiction ajoutée après coup à la *Vie* de Schnoudi. Il va sans dire qu'on lui fait faire cette prédiction presque deux siècles à l'avance ; mais l'endroit même où on l'a placée décèle son origine étrangère. Elle se trouve dans un discours général mis en tête de la *Grande vie* de Schnoudi, laquelle ne nous est parvenue qu'en arabe. On y lit que le patriarche d'alors, un patriarche étranger, ordonna de faire des préparatifs de défense contre les envahisseurs de la vallée du Nil, et voici ce que l'auteur y a mis : Les Perses causeront à l'Égypte un grand malheur, car ils prendront les vases sacrés de l'Église et ils y boiront du vin devant l'autel, sans crainte et sans effroi ; ils violeront les femmes devant leurs maris. Quelque temps après, avec ma permission¹, les Perses quitteront l'Égypte : ensuite se lèvera l'Antéchrist, il entrera près du roi des Grecs et il sera de sa part nommé lieutenant sur les deux dignités des offices gouvernementaux et des évêchés, il entrera en Égypte, fera plusieurs choses et s'emparera de l'Égypte et de ses dépendances ; il construira des fossés et des forteresses, il fera bâtir les murailles des villes qui sont dans le désert, il gardera l'Orient et l'Occident. Ensuite il combattra le pasteur, le chef des évêques d'Alexandrie, le chef des chrétiens qui habitent l'Égypte ; et, quand on combattra, celui-ci s'enfuira vers le pays de Zîmon jusqu'à ce qu'il arrive à son monastère, triste et affligé ; et quand il y sera arrivé, je le ferai retourner et le ferai asseoir sur son siège une autre fois. Ensuite se lèveront les fils d'Ismaël et ceux d'Aïsson ; ils maltraiteront les Chrétiens qui habitent le pays d'Égypte et certains d'entre eux désireront être les maîtres de toute la terre, régner sur elle et bâtir le temple de Jérusalem. Et quand cela arrivera, sache que la fin du monde est proche². Ces détails, si imprécis en apparence, sont cependant conformes à la réalité. Le monastère de Schnoudi fut en effet une des étapes du patriarche Benjamin fuyant devant un certain Cyrus, et Benjamin fut rendu à son siège après la conquête de l'Égypte et la prise d'Alexandrie par les Arabes. C'est Cyrus qui est désigné sous le nom d'Antéchrist, et les découvertes dont je vais parler expliqueront sa position particulière dans la ville d'Alexandrie. Deux autres documents coptes pourraient nous être utiles pour l'histoire de la conquête arabe, à savoir la *Vie* de Pistentios, évêque de Keft, que j'ai publiée dans les *Mémoires de l'Institut égyptien*³, et la *Vie* du patriarche Isaac, le 41^e de la liste officielle⁴ ; mais de ces deux œuvres, l'une ne parle de l'invasion arabe que par prétention, si je puis dire⁵ ; l'autre est déjà trop éloignée de l'époque de la conquête pour en parler directement : autant elle est utile pour l'époque du gouvernement Abd-el-Aziz, autant elle est inutile pour l'histoire de la conquête islamique proprement dite. Il en est tout autrement de la *Vie* d'un moine appelé Samuel de Qalamoun que j'ai analysée dans la *Revue de l'histoire des religions*⁶, après en avoir publié dans le *Journal asiatique* certains fragments qui ont directement rapport à la conquête⁷. Ces fragments provenaient de sources diverses ; mais celui qui est vraiment important pour l'époque dont il s'agit fait partie des fragments conservés à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Il est d'autant plus important qu'à lui seul

¹ C'est Dieu qui parle à Schnoudi.

² É. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Église chrétienne aux IV^e et V^e siècles*, p. 340-341, dans les *Mémoires de la mission du Caire*, t. IV.

³ É. Amélineau, *Étude sur le christianisme en Égypte au VII^e siècle. Vie de Pistentios* (1884).

⁴ Voir plus haut, p. 275, note.

⁵ Elle ne parle pas expressément de la conquête et ne fait que la supposer.

⁶ *Revue de l'histoire des religions*, 1894, t. XXX, n° 1.

⁷ *Journal asiatique*, 1888, nov.-déc, p. 361.

il fournissait le mot d'une énigme qui a longtemps préoccupé les historiens : il s'agit d'un certain personnage qu'on appelait Mouçoqîs et qui joua un rôle éminent dans les événements de la conquête d'après les historiens arabes. Il est désigné sous les titres de pseudo-archevêque et de ministre des Finances ; dans la prophétie de Schnoudi, c'est celui qui avait reçu l'administration des offices gouvernementaux et des évêchés. Quant à Mouçoqîs, l'auteur de la Vie de Qalamoun l'appelle le *Kaukhios*. Ce mot me rappela aussitôt le Mouçoqîs des auteurs arabes, qu'en France on appelait le Makaukas. Mon identification proposée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres fut d'abord adoptée ; depuis elle a été contestée. J'avais dit que le mot *kaukhion* était le nom d'une petite pièce de monnaie et j'avais cru qu'elle était en usage encore à cette époque d'après un passage du *Glossaire* de Ducange. Il paraît que j'avais mal interprété une abréviation de Ducange, ainsi qu'on me l'a fait assez aigrement remarquer¹ ; mais cela n'empêche aucunement que mon hypothèse ne soit admissible, même vraisemblable, et que le mot *kaukhion* n'ait désigné une pièce de monnaie creuse et petite. Les Arabes, en faisant passer ce mot dans leur langue, ont obéi à leurs règles grammaticales et n'ont aucunement voulu désigner le nom du lieu d'où serait venu l'archevêque, car alors ils auraient dit : El-quçoûsy.

C'est qu'en effet on a cru devoir adopter cette nouvelle étymologie et voir dans le surnom de Mouçoqîs le nom du pays dont le pseudo-patriarche aurait été originaire, à savoir le Caucase. Un évêque arménien, Sébéos, raconte qu'en effet le patriarche dont il s'agit se nommait Cyrus, qu'il était évêque de Phase sur le Pont-Euxin et qu'il fut envoyé en Égypte par Héraclius comme archevêque d'Alexandrie et gouverneur général de l'Égypte.² J'ignorais cette histoire à l'époque déjà lointaine où je publiai les dits fragments, et de fait le renseignement fourni par Sébéos est exact. Je n'ai donc pas établi du premier coup avec toute l'exactitude désirable l'identité du patriarche-gouverneur ; je persiste néanmoins à croire que j'ai bien trouvé la véritable explication du surnom donné au patriarche le *Kaukhios*, d'où l'on a fait Mouçoqîs. Le personnage ainsi nommé est bien celui que l'on nomme le patriarche Cyrus et il réunit bien les deux dignités civile et religieuse, à la fois gouverneur et évêque. Mais fut-il jamais archevêque et patriarche ? C'est une autre question, et à cette question je crois devoir répondre hardiment : non. Cyrus ne fut pas archevêque, ne fut pas patriarche et il ne pouvait pas l'être. Le rôle de ce personnage dans la conquête de l'Égypte est assez prépondérant pour que je traite à fond cette question. Quand Cyrus fut envoyé dans la ville d'Alexandrie, il était bien évêque, et une partie de sa famille était à la cour d'Héraclius. Comment connut-il l'empereur au retour de l'expédition heureuse et célèbre qui avait abouti à la défaite des Perses et au recouvrement de la vraie croix ? C'est ce que ne dit pas l'évêque arménien Sébéos. M. Butler pense que ce fut pendant le séjour que l'empereur Héraclius fit à Édesse avant de rentrer à Constantinople ;³ il y a bien loin d'Édesse à Phase, et l'on n'a aucune raison pour faire voyager Cyrus de Phase à Édesse. On doit tenir cependant pour vrai, car toutes les sources le disent avec plus ou moins d'exactitude, que l'évêque Cyrus fut envoyé de Constantinople à Alexandrie, où il remplaça l'augustal. L'empereur Héraclius était le maître de nommer un évêque gouverneur d'une province de son empire, s'il le voulait ; mais il ne pouvait aucunement nommer un personnage évêque, il ne pouvait aucunement transférer un évêque sur un siège patriarcal, parce que le gouvernement des églises était en dehors de la juridiction civile. D'ailleurs, le patriarcat d'Alexandrie était alors occupé par deux patriarches rivaux, l'un orthodoxe au point de vue égyptien, à savoir Benjamin, le 38e de la liste officielle ; l'autre orthodoxe au point de vue romain et melkite, à savoir Georges, le patriarche agréable à Constantinople. Pour nommer un nouvel occupant du patriarcat, il fallait qu'un concile déposât l'un ou l'autre des deux patriarches existants, et il était évident que, si Héraclius voulait faire déposer Benjamin, il ne le pouvait pas, puisque Benjamin était schismatique, qu'il n'existait pas au point de vue de la hiérarchie catholique ou melkite ; par conséquent, l'empereur ne fit point une démarche qui aurait été complètement inutile. Quant à Georges, nul auteur ne parle de sa déposition ; pas un seul historien n'a eu l'idée de dire que l'empereur y avait seulement pensé, et cependant l'histoire était là pour apprendre qu'en d'autres temps, sous le règne d'Arcadius, le patriarche d'Alexandrie,

¹ A. J. Butler, *The arab conquest of Egypt*. Oxford, 1902, p. 524.

² Sébéos, *Histoire d'Héraclius*, traduite de l'arménien en français par Macler.

³ A. J. Butler, *The arab conquest of Egypt*, p. 156.

Théophile, au fameux *conciliabule du chêne*, avait réussi à faire déposer et exiler un homme d'une autre envergure que Georges ou que Benjamin, à savoir saint Jean Chrysostome. L'empereur ne pensa donc pas à faire une démarche qu'il aurait pu faire s'il y avait pensé, car il n'aurait pas manqué de trouver un certain nombre d'évêques à sa dévotion pour commettre une injustice criante. S'il n'y pensa pas, c'est qu'il pensait à autre chose.

Il crut en effet avoir trouvé la solution de toutes les difficultés et faire en même temps un acte de grande politique ; il dit qu'en envoyant en Égypte un gouverneur évêque, en le chargeant d'une lettre prêchant l'union entre les deux confessions, il serait assuré du succès. L'événement fut loin de répondre à son attente. Le gouverneur fit grand tort à l'évêque et l'évêque encore plus au gouverneur. A la seule annonce de son arrivée, le patriarche jacobite, Benjamin, prévoyant sans doute ce qui allait arriver et ne voulant pas résister aux ordres de l'empereur que tout le monde connaissait déjà, prit la fuite et commença ce long exil de treize ou quatorze ans pendant lesquels les destinées de son pays allaient complètement changer. Il semble que la fuite devant le danger ait été une règle habituelle de conduite pour les patriarches d'Alexandrie depuis les exils nombreux et les disparitions d'Athanase, le grand athlète contre l'arianisme. Benjamin s'exila comme eux, et, par le désert libyque, il se rendit aux monastères de Nitrie, de là au monastère de Schnoudi, puis plus loin jusqu'à un petit couvent qui n'est pas nommé. Certains de ces couvents, en particulier celui de Schnoudi, près d'Akhmîm, étaient de véritables forteresses dont quelques-unes existent toujours, et celle qu'avait construite Schnoudi avec les pierres des temples de la déesse Triphis est encore aussi solide qu'aux premiers jours de sa construction.

L'archevêque melkite, au contraire, resta tranquillement à son poste, et les rapports qu'il eut avec Cyrus semblent avoir été remplis de la plus grande cordialité, puisque l'un de ses adversaires les plus acharnés, le Jacobite Jean, évêque de Nikiou, dit expressément que Cyrus consultait Georges et suivait souvent ses avis¹. Cyrus ne fut donc pas longtemps à Alexandrie sans s'apercevoir que sa mission serait difficile à remplir. Il tint d'abord un concile ; mais ce semblant de concile lui montra qu'il ne pourrait jamais réunir des gens qui s'écartaient de lui comme ils se fussent écartés de l'Antéchrist dont on lui donnait couramment le nom, entre autres aménités. Dans de pareilles circonstances, se dit-il que, puisque la manière douce n'avait aucun succès, il lui fallait employer la manière forte ? C'est possible, vraisemblable et même tout à fait dans la nature humaine, surtout si l'on dispose d'une très grande autorité, et Cyrus était homme avant d'être évêque. Ses adversaires l'ont accusé des pires cruautés ; mais il faut bien dire que les pires cruautés que l'on pouvait exercer contre les Coptes étaient les cruautés spirituelles, si je puis employer cette expression, et que le seul fait d'avoir attiré à lui des Coptes jacobites était regardé comme un acte d'horrible persécution. Le scandale était d'autant plus grand, si des évêques passaient au camp adverse et reniaient leur foi, comme ce fut le cas pour les évêques Cyrus de Nikiou et Victor de Médinet-el-Fayoum, au rapport de l'historien des patriarches². Toute l'indignation que manifestent à ce sujet Jean de Nikiou et l'historien des patriarches est une indignation de commande, et Jean de Nikiou nous fournira lui-même une preuve que Cyrus ne fut pas toujours regardé comme un Antéchrist, puisque après son retour à Alexandrie le peuple le conduisit en triomphe jusqu'à l'une de ses églises, celle de Césarion, ayant recouvert des plus riches étoffes le chemin à parcourir. Ce n'est pas un homme détesté, honni, devant lequel on tremble, derrière lequel on dit les plus grossières injures, que l'on traite d'une manière aussi extraordinaire³. La chose est évidente.

Entre autres cruautés qu'on lui reproche est la manière dont il se conduisit, dit-on, avec le moine Samuel de Qalamoun dont il a été question. Cyrus, parcourant l'Égypte, s'était rendu au Fayoum. Là, il s'aventura jusqu'au monastère de Qalamoun et le trouva déserté par les religieux : seul, l'économe était resté. Cyrus lui demanda où étaient les frères.

¹ *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 574, éd. et trad. Zotenberg (Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque nationale, t. XXIV).

² *History of the patriarchs of the Coptic Church of Alexandria*, t. 1 (1904), fasc. 4, p. 491, éd. de B. T. A. Evetts. Je cite cette édition parce que c'est la seule parue ; mais j'ai vérifié moi-même sur le manuscrit les passages auxquels je renvoie, car cette publication est loin d'être à l'abri de tout reproche.

³ *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 574.

L'économe répondit qu'il n'en savait rien. A cette réponse, Cyrus lui délia la langue en le menaçant de la bastonnade. L'économe apprit alors à l'évêque que Samuel avait fait une grande catéchèse aux moines, blâmant l'évêque, l'appelant blasphémateur, **et il disait que tu étais un juif chalcédonien, un athée indigne de faire la synaxe comme archevêque, indigne qu'on soit en communion avec toi d'aucune sorte**. Cyrus édifié se rendit à la ville de Fayoum, prit des informations, envoya des gens qui surent trouver Samuel et le lui amenèrent, les mains liées derrière le dos, un carcan au cou. A sa vue, Cyrus, transporté de fureur, ordonna de frapper Samuel jusqu'à ce que son sang coulât comme l'eau. Entre temps, il parla à Samuel le langage de la raison, et l'ascète lui répondit en l'appelant fils de Satan, Antéchrist trompeur, Chalcédonien maudit. Cyrus aurait alors ordonné de le frapper à mort ; mais les magistrats de la ville réussirent à l'arracher des mains du gouverneur-évêque et à le renvoyer dans son couvent¹. Il y a bien des chances pour que les choses ne se soient pas passées de la sorte, que les magistrats n'aient pas eu la peine d'arracher Samuel des mains de Cyrus et que l'auteur ait attribué à leur intercession ce qui avait été le fait de Cyrus lui-même. Il fit bâtonner le moine, sans doute ; mais sa charge lui en donnait le droit, surtout alors qu'il avait été outragé aussi gravement ; Schnoudi en avait fait bien plus, puisqu'il assommait ses moines à coups de bâton, disant ensuite qu'il ne savait pas comment cela était arrivé, car il avait souvent fait semblable chose, sans qu'un seul moine se fût avisé de mourir².

Un second trait de la cruauté de Cyrus est cité dans *l'Histoire du patriarche Isaac* où il est dit de Jean, le prêtre chez lequel le jeune Isaac s'était réfugié, **qu'il fut confesseur, qu'ayant été placé sur le tribunal de l'impie Cyrus, on lui donna une multitude de coups de bâton, parce qu'il confessait la foi**³. Là encore, tout se réduit à la bastonnade, chose qui n'était pas extraordinaire en Égypte. Un troisième fait plus grave a trouvé place dans l'histoire du patriarche Benjamin : l'auteur vient de parler de la défection des évêques Cyrus de Nikiou et Victor de Fayoum qui n'avaient pas voulu se cacher, selon l'ordre du patriarche Benjamin, **qui avaient été pris à la ligne de l'erreur chalcédonienne, pour m'exprimer comme l'auteur de cette histoire, et l'on ajoute : Héraclius saisit Mînu, le frère du père Benjamin, le patriarche, et lui fit subir de grandes épreuves ; il fit allumer des torches qui furent appliquées à ses flancs, jusqu'à ce que la graisse de son corps s'échappât et coulât à terre ; puis il lui brisa les dents parce que Mînu confessait la foi, et finalement il commanda de remplir un sac de sable, d'y placer le saint Mînu et de le noyer dans la mer**⁴. Ce récit serait grave s'il était vraisemblable. Cyrus n'est pas donné comme l'auteur de cet acte de barbarie, mais bien l'empereur Héraclius lui-même, quoique la chose soit tout à fait impossible : aussi je prends sur moi de l'attribuer à Cyrus. Mais l'accusation tombe d'elle-même, car un homme à qui l'on a brûlé les flancs de manière à faire couler la graisse par terre, à qui l'on a ensuite brisé les dents, me semble peu capable de répondre, pendant qu'il est renfermé dans un sac préalablement *rempli* de sable, à une question posée en ces termes : « Dis que le concile de Chalcédoine est bon et nous te laisserons aller ! » Dans ce récit, l'exagération est tellement outrée, on sent tellement que le but de l'auteur est d'accumuler les charges les plus graves contre Cyrus que naturellement un historien sérieux est porté à rejeter un semblable témoignage. Et c'est là, contre Cyrus, tout ce qu'on peut relever en fait de cruautés ; les autres accusations sont des accusations en termes généraux et l'histoire ne peut les accepter, parce qu'elles portent la marque trop visible de la partialité des adversaires qui les ont inscrites dans leurs œuvres.

Parmi ces adversaires est le chroniqueur Jean de Nikiou qui écrivit l'histoire de ces temps troublés et qui dut assister comme témoin à une grande partie des événements de la conquête arabe. Il finit en effet son ouvrage par la mention de la restauration de Benjamin sur son siège archiépiscopal et par la mention que Amr établit certains officiers coptes sur l'Égypte et en destitua d'autres. Lorsqu'on apprit vers 1877 qu'on avait, non pas découvert, mais traduit et qu'on allait publier une chronique égyptienne relative aux événements de la conquête arabe, les historiens conçurent naturellement de grandes espérances, car c'était bien d'une chronique des événements de cette époque qu'il s'agissait, et non seulement de

¹ *Journal asiatique*, nov.-déc. 1888, p. 363-368, où l'on trouvera le texte et toute la traduction.

² *Œuvres de Schnoudi*, trad. d'É. Amélineau, t. I.

³ É. Amélineau, *Histoire du patriarche, Isaac, d'Alexandrie*, p. 12.

⁴ *History of the patriarchs of the Coptic church of Alexandria*, t. I, p. 491.

cette époque, mais d'une chronique universelle. Lorsque M. Zotenberg l'eut publiée, après l'avoir traduite, on fut quelque peu désappointé, car il est difficile de trouver une chronique plus en désordre que celle qu'on offrait alors aux historiens. Ce n'était pas en effet le texte de l'évêque de Nikiou qu'on présentait au public savant, mais la traduction éthiopienne d'une traduction arabe. De plus, le traducteur éthiopien n'était guère apte à mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise : il n'avait pu lire les noms propres et les avait tellement défigurés qu'on n'a jamais pu en reconnaître le plus grand nombre ; il est de plus visible que le texte de certains chapitres ne correspond pas à la table des chapitres placée en tête de la chronique ; on ne peut s'empêcher en outre de voir que certains passages ont manifestement été déplacés, que les récits ont été confondus, que certaines villes ont été nommées pour certaines autres, par exemple Esneh pour Antinoé, quoique les deux villes soient à plus de quatre-vingts lieux de distance l'une de l'autre, que certains chapitres semblent avoir été écourtés et qu'il y a une énorme lacune au moment où se produisit l'arrivée des Arabes en Égypte. Malgré ces graves défauts, l'importance des renseignements que fournit l'évêque de Nikiou est tellement grande qu'on peut parfaitement passer par-dessus les défauts de sa chronique ; car, en bonne justice, on ne peut lui en faire porter la responsabilité, puisque cette responsabilité retombe tout d'abord sur les traducteurs qui ne l'ont pas compris, surtout sur le traducteur éthiopien.

Si maintenant on examine l'ouvrage en lui-même, si l'on se demande quelle était la mentalité de l'évêque chroniqueur, on s'aperçoit bien vite qu'elle n'était pas différente de celle des autres auteurs de sa race, qu'il était tout aussi crédule, tout aussi dénué de critique, qu'il écrivait son œuvre plus pour servir à l'édification de ses lecteurs que pour les instruire. Jean a la prétention d'écrire une histoire universelle ; son récit part de la création et il dit gravement, — je suis la traduction de M. Zotenberg, car malheureusement je ne sais pas l'éthiopien, — que ce fut Dieu qui donna leur nom à Adam et à Eve, mais que ce fut Adam qui donna leurs noms à ses enfants et à toutes les créatures (ch. I), que Seth, le troisième fils d'Adam, donna leurs noms aux fleuves (ch. II), que Kronos ou Saturne était un géant de la race de Cham (ch. iii). A propos de l'histoire d'Égypte, il dit qu'un homme nommé Héphaïstos, homme plein de fureur, régna sur l'Égypte et s'éleva au rang des dieux, que c'était le soleil, et qu'après lui son fils, un autre soleil, fonda la ville d'Héliopolis (ch. XI-XII). Il place Sésostris avant Sabacon (ch. XVII-XVIII) et parle ensuite du Pharaon Khéops (ch. XIX). Il place Moïse au temps d'Amasis (ch. XXX) ; Cléopâtre est une conquérante syrienne venue du côté de Péluse, qui combat et vainc les Égyptiens, qui s'empare ensuite d'Alexandrie, y règne, y construit un merveilleux palais dans une île située à l'ouest de la ville, après avoir créé une digue s'avancant dans la mer jusqu'à une distance de 4.000 pieds ; elle mourut la quatorzième année du règne de César-Auguste et il n'y eut jamais de plus illustre, de plus sage et de plus belle femme (ch. LXVII). De la dynastie ptolémaïque, il ne connaît que le règne de Ptolémée Philadelphie qui traduisit les Écritures (ch. LX). Avec les empereurs romains, Jean devient quelque peu plus certain de ce qu'il fait entrer en sa chronique ; mais, avec le triomphe du christianisme sous Constantin, son œuvre change et il n'est plus occupé qu'à entretenir ses lecteurs des hauts faits de la religion chrétienne tels qu'il les comprenait. Il est partial et perd le sens de la justice toutes les fois que ses idées chrétiennes étaient en cause, n'étant que le porte-parole de la doctrine de ses chefs, les patriarches d'Alexandrie. Aussi Arius, Nestorius, le concile de Chalcédoine, etc., sont traités par lui de la belle façon (ch. L, LXXVIII, LXXX). Julien l'Apostat semble avoir été son ennemi personnel ; il le traite de misérable, pendant qu'il donne le titre de saint au patriarche Théophile (ch. LXXXI) ; l'impératrice Pulchérie et l'empereur Marcien lui font horreur (ch. LXXXVII). Quand un historien se laisse aller à écrire des calomnies comme celles qu'il écrit contre Pulchérie, on ne peut plus compter sur son impartialité. Toutefois, on ne saurait nier qu'il avait l'esprit curieux, qu'il s'était efforcé de lire des livres instructifs et, si son livre a des défauts, ces défauts sont imputables avant tout à son siècle, à son pays et au milieu dans lequel il vivait. Son œuvre pourrait donc avoir une valeur beaucoup plus grande qu'elle n'en a ; c'est la forme sous laquelle elle nous est parvenue qui lui enlève la plus grande partie de sa valeur intrinsèque, laquelle était encore assez grande. J'aurai l'occasion de montrer en détail le désordre qui règne dans son récit et les calomnies dont il s'est fait l'écho contre les Musulmans et leur chef, tout comme contre Cyrus.

Reste l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, qui n'est en réalité qu'une biographie du patriarche Benjamin qui occupa le siège archiépiscopal de 622 à 661. On a déjà pu juger,

par ce que j'ai dit plus haut à propos de Cyrus, quelle attention doit apporter l'historien à contrôler tous les renseignements fournis par cette *Histoire* qui n'en a guère que le nom. Le patriarche d'Alexandrie avait coutume de rédiger, ou de faire rédiger un résumé des principaux actes de son prédécesseur. Pour certains, on écrivait même leur *vie* ; mais cette *vie* n'était qu'un panégyrique prononcé à l'anniversaire de leur mort, et le panégyrique n'est pas une source où nous pouvons espérer puiser la vérité toute simple. D'ailleurs, comme le patriarche Benjamin eut soin de s'enfuir, dès que « l'Ange du Seigneur » lui annonça l'arrivée de Cyrus et qu'il ne revint que trois ans après la conquête de Babylone d'Égypte, le récit que l'auteur de sa *Vie* fait de l'invasion arabe et des succès de l'armée musulmane tient en une cinquantaine de lignes arabes : on ne peut s'empêcher de trouver que c'est réellement peu. Il est vrai que ces cinquante lignes sont d'une importance capitale. Si j'en ai parlé dès à présent, c'est que l'*Histoire des patriarches*, tout comme la *Chronique* de Jean de Nikiou, a été écrite d'abord en copte. Pour ce qui regarde Benjamin en particulier, nous possédons encore un fragment de sa *Vie* conservé à la Bodléienne d'Oxford, mais il n'y a rien dans ce fragment qui ait trait à l'histoire de la conquête de l'Égypte par les Arabes.

Nous pouvons maintenant passer aux historiens arabes proprement dits, c'est-à-dire aux historiens ayant écrit en arabe, qu'ils soient de race arabe ou autre, car quelques chrétiens doivent être rangés parmi eux et en particulier un patriarche d'Alexandrie connu sous le nom d'Eutychios.

III — Historiens arabes.

Il est vraiment surprenant que les Arabes n'aient cherché à conserver le souvenir des grandes choses qu'ils avaient exécutées au VII^e siècle en Égypte que trois cents ans environ après les événements passés. Les Coptes nous offrent du moins des documents contemporains ; les Arabes ne nous ont livré que des compilations faites au plus tôt deux siècles et demi ou trois siècles après les événements, quand ce n'est pas cinq ou six, même sept. Comme la tradition de ces faits n'avait pu se faire qu'oralement, je laisse à penser quelle confiance méritent de tels auteurs pour la question de la conquête de l'Égypte.

Le nombre des historiens arabes de race ou de langage est encore assez nombreux et parmi eux on rencontre des hommes qui jouissent d'une grande renommée et qui la méritent bien peu, comme nous allons voir. L'Arabe n'est pas historien ; c'est à peine un compilateur qui insère les renseignements qu'il trouve n'importe où, pêle-mêle et sans critique. L'Arabe est avant tout poète : il a pu faire dans la poésie des œuvres remarquables ou du moins qui passent pour l'être ; il y a réuni une quantité d'allusions à ses mœurs, aux faits de sa vie journalière et à ceux de son histoire, il y a fait entrer surtout d'interminables généalogies qui avaient pour lui un grand intérêt mais qui en ont beaucoup moins pour ceux qui n'appartiennent pas à sa race. Comme je l'ai dit à propos des auteurs coptes, on ne peut guère lui faire un reproche de sa manière de traiter l'histoire et la poésie ; il devait avant tout chercher à plaire à ses congénères et contemporains et non pas à ceux dont il ne connaissait pas même le nom et l'origine. Fidèle au fondateur de l'islamisme qui était un grand poète, il était destiné à écrire des chansons de geste, ou, si l'on veut, des poèmes épiques, mais non des œuvres proprement historiques. Aussi ne recherche-t-il que des faits merveilleux ; il est encore plus friand de miracles que les chroniqueurs de notre moyen âge. Ce qu'il lui faut, ce qu'il se plaît surtout à raconter, ce sont des actes héroïques qui ne manquèrent certes pas de se produire dans la vie d'un peuple guerrier ; ce sont les grands coups d'épée qui illustrent un homme et dont le récit, passant avec admiration de génération en génération, étonnera encore les derniers lecteurs ou auditeurs. La suite chronologique des événements ne le tente pas, la suite logique des faits avec l'indication des causes lui sourit encore moins, malgré la prudence innée qu'il apporte à certains actes de la vie ; il ne se dit aucunement, il ne se doute même pas peut-être que les événements politiques ont des causes tout comme les choses de la vie ordinaire ; son génie est tourné vers l'action, et non pas vers la spéculation et la réflexion. Le fatalisme lui semble la loi de toutes choses. Aussi peut-on être assuré que, si divers écrivains, qu'on range dans la catégorie des historiens, parlent d'un même événement, ils en donneront tous un récit différent, à moins que tous ne l'aient transcrit d'un même auteur précédent. Les auteurs arabes n'ont pas en effet le respect de

la propriété littéraire : ils copient purement et simplement leurs prédécesseurs. S'il est consciencieux, il arrive parfois qu'un auteur arabe cite ses sources ; mais le plus souvent il se contente d'écrire : un tel, fils d'un tel, qui le tenait d'un tel, fils d'un tel, lequel l'avait entendu raconter à un tel, fils d'un tel, et ainsi de suite. S'il s'aperçoit d'un conflit entre les divers témoignages, il s'en tire en ajoutant gravement : **Mais Dieu sait ce qui est vrai**. Cela suffisait, et l'on ne pensait pas que ce n'était pas à Dieu que les historiens destinaient leurs ouvrages, mais aux hommes qui avaient besoin de s'instruire.

Les historiens arabes avaient, il est vrai, à lutter contre de grandes difficultés et ils ont à peu près prouvé que ces difficultés étaient insurmontables. Lorsqu'ils arrivèrent à la domination politique, ils n'étaient que peu instruits sur les civilisations auxquelles ils succédaient, ils étaient vraiment peu en état de connaître les ères, les années, les mois qui ne correspondaient pas aux leurs puisque les différents comptes étaient en désaccord les uns avec les autres et qu'ils avaient conservé leur année lunaire, malgré les inconvénients qui en résultaient pour eux. Ils ne connaissaient pas, ou presque pas, les pays qu'ils envahissaient ; les noms des grandes villes mêmes leur échappaient et ils en ignoraient complètement l'histoire ; ils n'avaient aucune connaissance des littératures étrangères et, à supposer qu'ils les eussent connues, leur génie n'était pas fait pour les goûter et les apprécier. Ils appartenaient à un autre type de races ; on ne peut le leur reprocher, on ne peut que constater les difficultés de leur position. Ces réflexions rendront compréhensibles les erreurs que j'aurai à signaler dans la seconde partie de cette étude, ainsi que la manière dont les auteurs arabes ont entendu l'histoire. Je le répète, ils étaient admirablement faits pour écrire des chansons de geste, c'est-à-dire le récit de combats où l'important était de donner de grands coups d'épée, et de la sorte ils ont produit leurs *Actions héroïques*, connues sous le nom de *Mogaciddiu*.

On ne trouve pas dans toute la littérature arabe, cependant si volumineuse, la mention d'un seul auteur qui ait écrit sur la conquête de l'Égypte avant le ix^e siècle. Le premier dont l'on fasse mention est El-Ouakidy qui naquit en 747 et mourut en 823 ; en admettant qu'il ait écrit son ouvrage dans le dernier tiers de sa vie, il écrivait près de cent soixante ans après les événements passés. Ses œuvres sont presque complètement perdues : l'on n'en trouve que des fragments chez les auteurs qui ont cité le *Kitab-Foutouh Misr*, c'est-à-dire le *Livre des conquêtes de l'Égypte*, et l'on n'est pas même certain, si l'on en croit certains savants, que ce livre soit bien son œuvre. Après lui vient El-Baladhoury qui naquit en 806 et mourut en 892. Vers 868, il écrivit un récit de la *Conquête des contrées*. Elevé à Bagdad, et ayant vécu à la cour des khalifes, il aurait pu être spécialement bien renseigné ; mais son œuvre montre qu'au IX^e siècle les auteurs arabes étaient tout aussi divisés que de nos jours sur la suite des événements. Un troisième auteur, nommé Ibn Abd el Hakam, mourut à Fostat (Caire) en 870 : son œuvre ne nous est connue que par les traductions copieuses qu'en ont données Quatremère dans ses *Mémoires géographiques sur l'Égypte* et G. Weil dans sa *Geschichte der Chalifen*. Il n'a pas été publié en entier. En ce même ix^e siècle vient Ibn Koutaibah ; né en 828, il mourut en 889, et Wüstenfeld a dit de son œuvre, *Kitab el-Mu'arif* ou le *Livre des connaissances*, que c'est la plus ancienne donnée historique qui existe actuellement chez les Arabes¹. Ainsi nous n'avons pas d'œuvre historique sur la conquête de l'Égypte qui eût été écrite avant la fin du ix^e siècle, c'est-à-dire 250 ans environ après l'événement, puisque l'œuvre d'El-Ouakidy est perdue en grande partie.

Au Xe siècle, nous trouvons Tabari, né en 839, mort en 923. C'est un auteur célèbre d'Annales dont on fait grand cas, mais qui ne mérite aucunement sa réputation, car il n'a ni chronologie ni connaissances géographiques : cela est si vrai qu'il semble placer la prise d'Alexandrie avant celle de Memphis ou Babylone d'Égypte. Du Xe siècle nous devons passer au XII^e et nous trouvons les annales d'Ibn el Athir qui les composa sur un abrégé de Tabari. Viennent ensuite Ibn Khallikan qui a laissé dans ses *Biographies* le récit de certains faits ayant trait à la conquête² ; le géographe Yakout ; El-Makir avec son *Histoire des Musulmans*, laquelle est déjà du XIII^e siècle ; l'*Histoire des dynasties* d'Abou Faradj, nommé aussi Bar-Hebraeus ; puis Ibn Khaldoun, né en 1332, mort en 1405, qui vécut en Tunisie, en Espagne, et donne quelques renseignements sur l'Égypte. Le grand historien de

¹ Cf. Butler, p. XII de son introduction à *The arab conquest of Egypt*.

² M. Mac Guckin de Slane en a donné une bonne traduction française.

cette époque est El-Makrizy, né en 1385, mort en 1441, écrivain d'une fécondité extraordinaire. Il était né au Caire et a consacré son ouvrage le plus célèbre à la *Description de l'Égypte*, comme on appelle son *Khitat*, dont on a donné il n'y a pas longtemps une traduction française¹. Makrizy est le type de l'auteur arabe, mais aussi de ce que vaut l'historien arabe. On lui a fait une grande réputation de savoir ; il peut la mériter si par savoir on entend une érudition indigeste, sans critique, admettant sur le même pied tous les renseignements qui lui sont parvenus. Dans son *Khitat*, il y a de l'excellent et du pire, mais le pire est, je crois, en plus grande quantité que l'excellent, de telle sorte qu'on ne peut se servir de son ouvrage qu'avec la plus grande prudence et en prenant bien garde d'admettre un renseignement parce qu'il l'a donné.

J'arrêterai à Makrizy la liste des auteurs arabes dont on peut se servir pour l'histoire de la conquête de l'Égypte. Il n'y a rien à tirer d'Aboul-Mahasin qui mourut en 1409 ni de Soyouty qui vécut de 1445 à 1505, quoique les détails qu'ils donnent soient des plus circonstanciés, car j'estime qu'on ne peut se servir de témoignages dont on ne connaît pas l'origine et qui sont donnés huit siècles environ après les événements. J'ai aussi négligé à dessein un auteur arménien d'origine et qui vécut au Caire entre le XIIe et le commencement du XIIIe siècle. Il s'appelle Abou Salih, ou Abou Selah, selon le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. Il a écrit une *Histoire des églises et des monastères d'Égypte*, laquelle a été publiée en 1895 par M. Evetts à Oxford². De la description géographique qu'il donne des églises et des monastères épars en Égypte, il ressort qu'il ne les a visités que dans la bibliothèque du patriarcat égyptien au Caire, sauf ceux qui étaient dans les environs de la ville. Pour ceux qui étaient éloignés de cette ville, même ceux du Fayoum au sud-ouest ou de la Basse-Égypte au nord et au nord-est, il n'est pas vraisemblable qu'il y soit jamais allé. Le désordre est très grand dans son œuvre ; il aborde trois ou quatre fois le même sujet, il parle de Philé avant et après la Nubie, de l'Inde après le Yémen, et par Inde il faut entendre l'Arabie et même l'Éthiopie ; il revient ensuite à la ville d'Akhmîm ou Panopolis, pour retourner à la Haute-Nubie, etc. Son œuvre est donc une compilation pure ; au point de vue géographique, elle peut avoir une certaine valeur, mais pour ce qui nous regarde, Abou Salih était trop éloigné des faits et ses sources nous sont trop inconnues pour qu'on puisse faire fond sur son témoignage.

C'est aussi le même jugement qu'il faut porter sur Makrizy, quoique nous puissions voir, à l'insistance avec laquelle il raconte l'origine des principales villes de l'Égypte et à la méthode par laquelle il ramène tous les renseignements aux dires de la Bible hébraïque, qu'il y avait alors une grande quantité d'écrits soi-disant historiques dont le fonds était fourni par la Bible et que c'était à cette source que Makrizy avait puisé ses renseignements. Pour n'en citer qu'un exemple, la ville de Memphis, d'après Makrizy, avait l'origine suivante : Aux temps primitifs, l'Égypte portait, dit-on, le nom de Gezlak ; dans la suite elle fut appelée du nom de Masr, fils de Mourkabil, fils de Derabel, fils d'Ariab, fils d'Adam : celui-là est le premier Masr. D'autres prétendent au contraire qu'il lui vient du second Masr, fils de Bensar, fils de Kham, après le déluge. D'après d'autres, enfin, son nom lui viendrait du troisième Masr, fils de Bensar, fils de Kham, fils de Noé. Pour les uns, c'est un mot étranger qui ne prend pas la nunnation (?) ; pour les autres, il est dérivé de l'arabe. Ceux qui plaident en faveur de l'origine étrangère du nom de Masr s'autorisent des récits recueillis par les historiens sur l'arrivée en Égypte de Masr, fils de Bensar, fils de Kham, et sur le partage du sol entre ses enfants. D'où son nom³.

Le lecteur pourra juger, par cet échantillon, ce que valent les prétendus renseignements historiques donnés par Makrizy ; mais s'il s'agit de renseignements topographiques, de mœurs, de coutumes religieuses ou civiles qu'il a été à même de contrôler, son témoignage est de premier ordre. Malheureusement ce n'est pas de cette sorte de témoignage que nous avons besoin pour l'histoire de la conquête de l'Égypte.

En résumé, pour retracer cette conquête, l'historien trouvera chez les auteurs arabes certaines circonstances en petit nombre qu'ils pouvaient seuls connaître et qu'effectivement

¹ Dans les *Mémoires de la Mission française d'archéologie du Caire*, édit. de M. Bouriant (tome XVII, 1900), traduction qui a dû être refaite par M. P. Casanova, dans les *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire* (t. III, 1906).

² *The Churches and monasteries of Egypt, attributed to Abu Sâleh the Armenian*, edited and translated by B. T. A. Evetts, Oxford, 1895.

³ *Mémoires de la mission française du Caire*, t. XVI, fasc. I, p. 48.

seuls ils connaissaient ; à condition que ces événements ne soient nullement légendaires ou merveilleux, il pourra s'en servir en toute sûreté de conscience ; pour le reste, il est inutile de leur rien demander. Chez les auteurs grecs, on trouvera des souvenirs historiques en petit nombre et tout à fait incertains. Chez les auteurs coptes ayant écrit en copte ou dont les œuvres nous sont parvenues en arabe ou dans une autre langue, bien qu'ayant été primitivement écrites en copte, nous ferons une plus grande moisson de faits historiques, mais ces faits sont dans le plus grand désordre ; ils sont détournés de leur sens primitif, accompagnés d'un merveilleux qu'on ne saurait un seul instant prendre au sérieux. Enfin, dans les monuments authentiques et officiels des papyrus, nous pourrions recueillir avec de la patience et l'emploi de la logique la plus serrée une très grande série d'allusions à des faits réels, mais nullement un récit de ces faits eux-mêmes. En fin de compte, ce fait immense dans l'histoire humaine, celui qui seul a permis à l'Islam de se procurer les ressources nécessaires au fonctionnement régulier de l'empire musulman, n'a presque pas laissé de traces certaines et encore nous serons obligés d'en laisser de côté la plus grande partie, nous bornant à choisir, parmi les renseignements mis à la disposition des historiens, ceux qui nous paraîtront les plus vraisemblables¹.

SECONDE PARTIE — Les faits historiques proprement dits.

Les faits qui constituent la conquête de l'Égypte proprement dite sont peu nombreux : les Arabes entrent en Égypte par Péluse, ils se dirigent vers Memphis ou Babylone d'Égypte, prennent en passant quelques villes, arrivent près d'Héliopolis où a lieu la première bataille, assiègent Babylone et la prennent, puis ils divisent leurs forces dont une partie se transporte à Alexandrie, assiège et capture cette ville une première fois, puis une seconde après une révolte, pendant que d'autres armées s'emparent du reste de l'Égypte, soit au nord, soit au sud. Il semble, d'après ce petit schéma, que rien ne soit plus facile que de retracer les événements, et cependant rien n'est plus difficile en réalité, tellement il y a de contradictions entre les auteurs et tellement l'historien se trouve peu en position de se faire une idée nette de ces événements. Aussi dois-je dire, avant de commencer ce récit qui sera très probablement contredit au nom de quelque auteur arabe ou autre, que je prétends uniquement expliquer la manière dont les faits me semblent s'être produits et nullement mettre fin à une controverse qui sans doute durera longtemps encore.

Pour faire ce récit, je diviserai la seconde partie de mon étude en paragraphes assez courts et je dirai : 1° quel était l'état politique de l'Égypte au moment où avait lieu la conquête de la Perse et de la Syrie par l'armée de l'Islam ; 2° quelle fut la genèse du plan de conquête ; 3° quelle fut la marche de l'armée arabe jusqu'à la capitale de l'Égypte ; 4° comment s'opéra et finit le siège de Babylone ; 5° comment l'armée arabe captura la ville d'Alexandrie une première et une seconde fois ; 6° quels furent enfin les résultats de la conquête pour les vainqueurs et les vaincus.

I — État de l'Égypte pendant les premières conquêtes de l'Islam.

L'Égypte était alors, comme chacun le sait, soumise à l'empereur de Byzance qui la faisait gouverner par des officiers nommés par lui. Pour plus de commodité administrative, Justinien, par un décret célèbre, avait divisé l'Égypte en trois éparchies ou gouvernements ; à savoir la Basse-Égypte, avec Alexandrie pour capitale et un gouverneur qui continuait à porter le titre romain d'*Augustal* ; une première éparchie de la Haute-Égypte dont le siège était la ville d'Antinoé avec un duc pour premier magistrat ; une seconde éparchie pour la partie supérieure de la Haute-Égypte dont la capitale varia selon les époques. Il y avait en outre un canton limitrophe appelé *limiton* où l'on devait veiller à ce que les tribus nomades qui enserraient l'Égypte à la frontière sud, soit Blemmyes, soit Nobades, soit même les autres tribus plus lointaines encore provenant de la Haute-Nubie et même du Soudan,

¹ Pendant que j'écrivais ces pages, j'ai vu sur un catalogue que M. Massé, membre de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, avait sous presse une histoire de la conquête de l'Égypte sous le titre de *Livre de la conquête de l'Égypte*. J'ai été tenté un moment de suspendre mon travail ; après réflexion, j'ai pensé qu'il s'agissait sans doute de la publication d'un des textes dont j'ai parlé, et je me suis résolu à publier la présente étude. Dans le cas où je me serais trompé, il est peu probable que le livre annoncé change la face des événements tels qu'il me reste à les raconter.

n'envahissent pas l'Égypte. Le titre porté par le commandant de ce canton était celui de comte : *comes limitis*. Pour mettre ces quatre hauts fonctionnaires à même de remplir respectivement leur charge, il avait bien fallu leur donner des soldats qui en imposassent aux incorrigibles pillards toujours tentés de se jeter sur la vallée du Nil où ils étaient assurés de trouver, sinon l'abondance, du moins un soulagement momentané à leur pauvreté. Mais, comme, dès lors, il était assez difficile de se procurer ces militaires de carrière qui avaient fait la force des légions romaines, Justinien avait admis dans les rangs de ses légions des auxiliaires, barbares ou non, qu'il avait transportés aux lieux menacés. Les papyrus nous montrent qu'en Égypte il avait placé de semblables troupes dans certaines garnisons, comme les Daces à Théodosiopolis, les Maures à Hermopolis, à Antaiopolis les Scythes et des Bisilectes qu'on ne peut pas encore identifier avec un peuple connu par ailleurs. De là provenait une première cause d'infériorité : cette armée égyptienne manquait d'homogénéité ; comment des soldats étrangers au pays, n'ayant aucun lien qui les rattachât à lui, auraient-ils pu combattre hardiment pour sa défense ? Sans doute, il faut, bien admettre que les Égyptiens eux-mêmes étaient enrôlés dans les légions romaines ; le fait de l'enrôlement de saint Pakhôme, au moment où Constantin eut à lutter contre Licinius¹, en est une preuve, et il n'y a nulle raison de penser que l'empereur Justinien et ses successeurs s'étaient privés de ce recrutement. Mais l'on devait bien penser aussi que, si jamais les soldats égyptiens étaient mis en face d'une armée qui, à tort ou à raison, passerait pour favorable à leur pays et à leurs proches, ils n'auraient pas grand courage à se battre contre elle, et c'est bien ce qui arriva, comme nous le verrons bientôt.

De plus, la disposition des troupes dispersées dans l'Égypte entière et la façon dont on s'en servait pour faire rentrer les impôts que la population n'était guère disposée à payer était une cause d'affaiblissement autant que d'indiscipline ; les bataillons ou *αριθμοι* devaient être logés dans des villages ou des villes ayant droit au titre de *πολις* ; ils devaient en outre être répartis depuis Alexandrie jusqu'à Damiette et depuis Damiette jusqu'à Memphis dans la largeur de l'Égypte, depuis Alexandrie jusqu'à Philé dans sa longueur, c'est-à-dire sur une largeur d'environ quatre-vingts lieues et sur une longueur de plus de deux cent cinquante. M. Jean Maspero a très bien montré d'après les données des papyrus gréco-égyptiens que le chiffre des soldats présents en Égypte, sous l'administration de Justinien, ne pouvait pas être supérieur à 25.000 ou 30.000 hommes ; il a fait ses calculs d'après le chiffre officiel des bataillons présents en Égypte à cette époque ; il a étudié une par une les villes où il y avait des garnisons et il a montré que la force de l'armée égyptienne n'était environ que le double de celle dont Amr eut le maniement lorsqu'il eut reçu tous les renforts que lui envoya le khalife Omar Ibn Khattab, c'est-à-dire 15.000 hommes, selon la plupart des auteurs arabes qu'il faut bien citer malgré tout, ou tout au moins 12.500 hommes. Ainsi 15.000 hommes, ayant contre eux une armée dispersée de 25.000 ou 30.000 hommes, réussirent à conquérir un pays de deux ou trois millions d'habitants.

Il est vrai de dire que Justinien, dans son décret de répartition de l'armée en Égypte, avait préparé la défaite, autant qu'il le pouvait faire, en morcelant le commandement entre les divers *stratélates* ou généraux, qu'il avait rendus en quelque sorte indépendants les uns des autres. Ces généraux étaient plus habitués aux cérémonies de la cour byzantine qu'aux luttes de la guerre ; le but qu'ils poursuivaient était leur enrichissement particulier et non la défense du pays dans lequel ils avaient été envoyés ; ils se montreront lâches devant le danger, n'ayant même pas la force physique pour combattre, et il en sera de même pour leurs soldats. Isolés au milieu d'une population qui les haïssait d'instinct parce qu'ils étaient les envoyés de la cour de Byzance, parce qu'elle leur avait infligé des vexations innombrables, ils ne devaient guère, en fin de compte, tenir une autre conduite que celles qu'ils tinrent : céder non à des forces supérieures, mais à des forces mieux commandées, secondées par la population, pleines de ce fanatisme religieux et de cet enthousiasme guerrier qui sont le gage du succès. Aussi chacun des commandants agit pour lui-même sans s'occuper des autres ; si, par aventure, l'un d'entre eux eut la vision du sort qui les attendait, la jalousie était si grande entre eux qu'ils ne purent s'unir que peu de temps et alors que l'occasion favorable était passée.

¹ Cf. É. Amélineau, *Histoire de saint Pakhôme*, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XVII (1889), p. 5 et 342.

Tel était l'état de l'Égypte au point de vue militaire avant l'arrivée de Cyrus le Mouçoqîs. Ce personnage, qui a été si mal jugé par la cour byzantine, par les Egyptiens et par les historiens de cette époque, fut cependant le seul qui prévît l'orage prêt à fondre sur l'Égypte et qui prît les précautions nécessaires pour le repousser de la vallée du Nil. On peut le conclure avec certitude des renseignements que nous ont transmis les documents coptes, car ces renseignements, aux yeux des auteurs coptes, devaient déshonorer Cyrus. Quand l'auteur de la Vie de Schnoudi nous dit que Cyrus fit réparer les forteresses dans toute l'étendue de l'Égypte, il y a peut-être exagération sur le sens de cette réparation, mais le fait lui-même est réel, d'autant mieux que le couvent de Schnoudi était une de ces forteresses qui pouvaient défier les Arabes ; si le patriarche fugitif Benjamin n'y resta pas caché, c'est sans doute parce qu'il ne s'y crut pas en sûreté à cause de l'impulsion donnée par Cyrus à la mise en défense des *châteaux* de l'Égypte. Si Cyrus est monté jusqu'au Fayoum, c'est une preuve qu'il avait l'œil à l'exécution de ses ordres, qu'il prenait au sérieux ses fonctions de gouverneur de l'Égypte et les faisait passer avant celles d'évêque. On est tout naturellement conduit, en le voyant agir ainsi, à conclure que l'empereur Héraclius lui avait donné une autorité générale sur toute l'Égypte ; mais Cyrus ne devait être obéi qu'autant qu'il était présent ; son absence donnait aux plus hauts fonctionnaires toute liberté de désobéir.

J'ai déjà parlé de l'insuccès de sa mission religieuse. Le patriarche Benjamin en doit seul être rendu responsable, malgré l'*Ange du seigneur* qui est dit lui avoir révélé l'arrivée de Cyrus. Le patriarche melkite Georges, en restant à son poste et en secondant les efforts de Cyrus, montra autrement d'intelligence politique, autrement de compréhension des véritables intérêts de son troupeau que le patriarche antichalcédonien prenant la fuite sans même savoir quelles étaient les instructions de Cyrus et ce que contenait cette *ecthèse* que Cyrus devait publier.

Tout en remplissant ces deux missions si différentes, Cyrus entretint-il des relations avec les armées arabes de la Syrie pour les détourner de l'Égypte, envoya-t-il surtout à Mahomet l'ambassade dont parlent les auteurs arabes ? Le fait n'aurait rien que de vraisemblable en lui-même, quoiqu'on soit en bon droit de s'étonner que le gouverneur d'un pays soumis à l'empereur ait envoyé une ambassade au chef d'une nation avec laquelle son maître était en guerre ; d'ailleurs, comment Cyrus aurait-il pu prévoir l'immense développement qu'allait prendre la puissance de l'Arabie ? Mahomet n'était pas sorti de son pays depuis sa jeunesse ; il s'était appliqué à donner à l'empire qu'il fondait en Arabie toute la force et la cohésion nécessaires, sans y réussir complètement, et si ses pensées ambitieuses rêvaient de conquêtes, ce n'étaient encore que des visions plus ou moins probables, rien ne faisant présager qu'elles étaient sur le point de devenir des réalités. Enfin les détails que les historiens arabes nous ont transmis sur cette ambassade sont si puérils qu'on est forcé de les rejeter. Il en va autrement des rapports de Cyrus et des Arabes ayant conquis ou en train de conquérir la Syrie aux portes de l'Égypte. Il ne fallait pas être doué d'un génie politique transcendant pour prévoir que, si la Syrie était finalement subjuguée, l'Égypte courrait le risque de l'être aussi ; dès lors, il était tout naturel de songer à éloigner ce destin, mais de là à prétendre, comme l'ont fait les historiens grecs, que Cyrus s'était engagé à payer un tribut à la puissance musulmane, qu'il avait même commencé de le payer, il y a si loin, que je me refuse à le croire, car c'était à l'empereur Héraclius de prendre l'initiative de telles négociations et non à Cyrus, et ensuite l'on n'a aucune preuve de ce que l'on avance. Le jour devait arriver où Cyrus, forcé d'ouvrir des négociations devenues nécessaires, fut désavoué par la cour de Constantinople, paya de l'exil ce qu'il n'avait pu empêcher et finalement fut renvoyé dans le pays d'où on l'avait tiré. Les renseignements fournis par les auteurs arabes me semblent une manière théâtrale de représenter des faits dont on ne connaissait que le résultat et de grandir le rôle du fondateur de l'Islam ou des conquérants de l'Égypte.

Il ressort au contraire des témoignages des adversaires les plus acharnés de Cyrus qu'il avait fait tout son possible pour mettre l'Égypte en état de défense avant l'arrivée des Arabes : c'était mal préparer ce rôle de traître, qu'on lui a si libéralement décerné, que de prévoir une guerre possible avec les Musulmans et de prendre toutes les précautions usitées en pareil cas.

II — Genèse de l'idée de conquête chez les Musulmans.

Il va sans dire que les Arabes, même avant d'avoir adopté la religion islamique, connaissaient l'Égypte, et l'on trouve dans le Coran des preuves que Mahomet avait prévu le cas où l'Égypte serait conquise par ses sectateurs. L'Arabie n'était pas en effet située bien loin de l'Égypte ; il n'y avait qu'à traverser la mer Rouge, et en certains endroits cette traversée n'était pas longue. Il n'est donc pas surprenant que l'Égypte ait eu avec l'Arabie des rapports commerciaux et politiques. Les auteurs arabes sont remplis de traditions que Makrizy a résumées dans son *Khitat* et qui nous montrent dans Amr Ibn el As, le futur conquérant, un homme qui avait exercé son petit commerce en Égypte, qui était allé jusqu'à Alexandrie et qui avait même rendu service à un moine de cette ville. Il n'y a évidemment rien d'impossible, à ce que le futur chef de la conquête se soit rendu dans la capitale d'Alexandrie et y ait fait le commerce ; c'était assez la coutume d'agir de la sorte. L'Arabie pouvait en effet fournir certains articles d'échange que l'on estimait dans le grand port commerçant, ne fut-ce que la gomme arabique et les tapis que les femmes arabes savaient confectionner. Il n'est donc pas étonnant que la vue d'un pays favorisé ait pu faire naître dans le cœur d'un jeune homme des projets qui lui semblèrent d'abord tout à fait chimériques, mais que les progrès réalisés par la suite lui montrèrent susceptibles de succès. Mahomet lui-même connaissait le nom de l'Égypte puisque dans son Coran il recommande de ne pas faire la guerre à l'Égypte sans trêve ni merci, *parce que, dit-il, il n'y a jamais eu de longues inimitiés entre l'Arabie et l'Égypte et que les deux nations sont sœurs*¹.

Lorsque la victoire eut accompagné les premières armes des Musulmans, lorsque la conquête de la Perse eut montré que rien ne pouvait tenir contre le courage fanatisé des sectateurs de l'Islam, lorsque le succès de l'invasion musulmane en Syrie, la conquête des lieux saints du christianisme et de Jérusalem eurent prouvé que le colosse de l'empire romain n'était pas invulnérable, alors les idées que Amr avait entretenues dans les années de sa jeunesse purent se préciser ; il vit quel avantage immense ce serait pour ses compatriotes que de posséder un pays où l'on était certain de récolter non seulement ce qu'il fallait pour vivre, mais aussi de quoi faire vivre le pays déshérité de l'Arabie, d'assurer le bien-être à cette Arabie, même la richesse à tous les Musulmans. Ce serait une faute en histoire et en philosophie de représenter les conquérants arabes comme des gens simples, mus seulement par le désir de faire du prosélytisme religieux ; ils n'étaient pas inaccessibles aux autres passions, aux appétits qui sont souvent les mobiles des actes humains. Les conducteurs de l'invasion musulmane étaient des gens intelligents, réfléchis, susceptibles d'instruction, sinon instruits, avides d'apprendre ce qui leur manquait, comme ils le firent bien voir aussitôt après la conquête ; ils avaient aussi tout l'égoïsme nécessaire aux conquérants, et la cruauté dont ils firent preuve ne différa pas sensiblement de celle que les Perses, plus froidement, plus sauvagement cruels, avaient montrée lors de l'invasion qui venait à peine de finir lorsque Cyrus arriva en Égypte. Qui dit conquête dit guerre, tyrannie et cruautés ; le sens de la conservation personnelle l'emporte nécessairement sur les sentiments d'humanité.

Les Arabes pouvaient penser avec raison qu'ils étaient supérieurs à leurs adversaires ; mais ils savaient aussi qu'ils étaient moins bien outillés qu'eux, qu'ils ne savaient pas se servir des armes perfectionnées que la pratique de la guerre avait données aux soldats romains et grecs, surtout qu'ils ne connaissaient pas le maniement des armes de l'artillerie contemporaine. De là nécessité, perdus comme ils étaient dans une mer d'hommes, de se montrer plus particulièrement sévères, durs et partout cruels ; d'ailleurs la cruauté était alors regardée comme un héroïsme si elle était exercée contre son ennemi. Il serait donc puéril de vouloir innocenter les Arabes de toutes les horreurs qu'ils étaient exposés à commettre pendant une conquête à main armée ; ils ont été cruels, cela est certain ; mais leurs chefs comprirent admirablement qu'ils ne devaient pas penser à s'installer dans la vallée du Nil de manière à en tirer profit pour eux, s'ils n'en confiaient pas l'administration à ceux mêmes qui l'administraient avant leur arrivée, tout en les surveillant de près ; ce fut le grand mérite du chef de la conquête que de prévoir ainsi les résultats, de les décider de la meilleure manière par avance et de savoir s'en tenir à sa décision.

¹ C'est ce que rapporte Abou Saleh dans son *Histoire des églises et monastères de l'Égypte*, éd. Evetts, p. 97-100.

Cependant, quand Amr fit part au khalife Omar de son dessein de conquérir la vallée du Nil, il ne rencontra pas d'abord un accueil favorable ; le khalife lui refusa même son approbation et ce ne fut qu'après la conquête définitive de la Syrie et de la Palestine que le Commandeur des croyants regarda la chose comme possible et même comme réalisable avec facilité. Il semble bien, en effet, que les Musulmans aient été surpris de l'aisance avec laquelle ils avaient opéré leurs conquêtes et qu'ils purent à peine croire à leurs premiers succès ; voyant bien qu'ils ne pouvaient trouver en eux seuls la raison de ces succès inouïs, ils en étaient venus à croire dans leur fatalisme que *la chose était écrite* et qu'ils n'étaient que les ministres de Dieu qui commandait aux hommes. Ils ne se disaient pas que la faiblesse de leurs adversaires provenait de leurs divisions, de leur corruption, de leur manque de courage, de leur égoïsme et qu'en présence de telles causes débilitantes, leur vigueur et leur fanatisme pouvaient facilement être regardés comme la raison suffisante de leur succès. Cependant, après la bataille de Yermouk, le khalife Omar commença de rêver la conquête de l'Égypte ; les raisonnements de Amr ne lui parurent plus de simples imaginations, fruits du caractère rêveur du futur généralissime et de son amour pour la poésie héroïque. L'avarice dont il devait faire preuve plus tard lui faisait voir le profit qui en résulterait pour lui-même et pour toute l'Arabie. Les difficultés disparurent devant l'espérance des profits et sans doute le khalife, en présence des faits accomplis, commençait à croire que la force de l'Islam était incoercible.

Il permit donc enfin à son général Amr de partir pour l'Égypte avec 3.500 ou 4.000 hommes ; c'est le chiffre que donnent tous les auteurs arabes. Le généralissime était à ce moment occupé au siège de Césarée où commandait Constantin, fils d'Héraclius. Muni de l'autorisation du khalife, il fit partir le corps d'invasion comme pour faire une promenade militaire, sans dire quel était réellement son dessein, car il conservait encore quelques doutes. Le khalife ne lui avait en effet donné qu'une autorisation conditionnelle, promettant de lui écrire très prochainement et qu'alors, si Amr et sa petite armée se trouvaient en Égypte, ils n'avaient qu'à continuer l'expédition commencée ; dans le cas contraire, ils devaient rebrousser chemin. Amr avait déjà atteint la petite ville de Raphia, à une marche d'El-Arisch, lorsqu'un messenger lui apporta la dépêche du khalife ; il était encore en Syrie, puisque l'Égypte ne commence qu'à El-Arisch. Prévoyant sans doute les ordres qu'apportaient ces dépêches, voulant tout au moins se mettre dans la meilleure position pour ne pas désobéir tout en n'obéissant pas, Amr ne lut pas tout de suite la lettre du khalife ; il fit continuer la marche de sa petite armée et ne prit connaissance des instructions envoyées qu'après avoir acquis la certitude qu'il était bien en Égypte. C'est ce que racontent les historiens arabes et, quoique la chose soit arrangée avec trop d'art, je ne vois pas pourquoi on refuserait d'y ajouter foi, parce qu'elle est typique du caractère arabe, défiant et subtil. Amr fit donc continuer la marche en avant et alla mettre le siège devant la ville de Farmâ, bâtie sur le site de l'ancienne Péluse, et ne put s'en emparer qu'au bout d'un mois.

Tel est le récit des principaux auteurs arabes d'après la compilation de Makrizy. Si l'on prend la carte d'Égypte, on verra que cet itinéraire était le seul praticable pour une armée qui voulait pénétrer en Égypte du côté de la Syrie, que ce fut toujours le chemin des invasions de Syrie en Égypte ou d'Égypte en Syrie, pour la bonne raison qu'il n'y en a point d'autre, à moins de traverser le désert. C'était la route que suivaient toujours les caravanes. La ville, ou plutôt le village d'El-Arisch, commandait la route la plus commode, celle qui depuis Césarée suit les bords de la Méditerranée, et c'est ce que fit Amr. Le récit arabe est donc vraisemblable au premier chef.

III — Marche de Amr de Péluse à Memphis.

L'armée arabe fut, dit-on, retenue par le siège de Péluse pendant un mois ; ce mois doit-il ou non être compté dans la campagne d'Égypte ? Autrement dit, à quelle époque eut lieu l'entrée des Arabes en Égypte ? La tradition semble unanime sur ce point ; ce fut le jour du sacrifice, le 10 du mois de Dou'l-Higgeh, c'est-à-dire le 12 décembre ; sur la question de l'année, il y a controverse : la plupart disent que ce fut la dix-huitième année de l'hégire, c'est-à-dire en 639 ; mais d'autres placent l'invasion de l'Égypte en l'an 16, d'autres en l'an

20, 21, 22 ou même 26 de l'hégire¹. La comparaison de ces dates avec certaines autres données par Jean de Nikiou montre bien que ce fut en l'année 639. Il ne serait pas étonnant que le généralissime Amr eût voulu faire coïncider son entrée en Égypte avec une des plus grandes fêtes de l'Islam, car l'importance des jours fastes et néfastes était toujours fort grande sur les peuples encore à l'aurore de la civilisation. Mais il ne suffisait pas que le jour fût favorable ; il fallait que l'époque de l'année le fût aussi ; or, c'est là que nous pouvons admirer l'intelligence des choses du Nil qui avait présidé à l'élaboration du plan de campagne. Au mois de décembre, la Basse-Égypte est recouverte d'eau en grande partie, l'inondation n'ayant guère que commencé à se retirer, surtout sur les bords de la Méditerranée et la région des lacs, c'est-à-dire depuis Péluse jusqu'à Alexandrie ; le 15 novembre, à la hauteur d'Abydos, le chemin ordinaire n'est pas encore praticable, comme je l'ai moi-même éprouvé, et ce n'est pas trop d'un mois encore et plus pour permettre aux terres situées aux diverses embouchures du Nil d'apparaître et de se sécher. Cette situation de l'Égypte ferait assez bien comprendre que le siège de Péluse, *la ville de la boue*, ait duré pendant un mois, selon la plupart des historiens arabes, et même deux mois, selon le géographe Yakout, car cette ville ne devait pas être abordable en ce moment, l'inondation ne s'étant pas retirée.

C'est encore cette circonstance qui fait comprendre le chemin suivi par Amr et son armée. Le besoin de veiller à la nourriture de leurs chevaux leur défendait en effet de s'éloigner des terres cultivées et, de plus, la sûreté de leur marche leur défendait aussi de s'aventurer dans les champs encore à moitié couverts par l'eau, interceptés par de nombreux canaux où l'armée aurait couru le risque de disparaître. En effet, quand on signale les premières opérations, elle est arrivée à la hauteur de Belbeis, c'est-à-dire qu'elle a suivi la lisière du désert ; cette route, que suivent encore les caravanes venant de Syrie, passe au village actuel de Saleyeh, va couper ce qu'on nomme aujourd'hui le Ouady Toumilât ou la vallée rendue fertile par le canal qui va du Caire à la mer Rouge, lequel existait dès lors, puisqu'il remonte, dit-on, à Ménés, et qu'il avait été recreusé sous l'empereur Trajan pour le transport des céréales jusqu'à Qolzoum ou Suez². Du Ouady Toumilât, les Arabes gagnèrent l'ancienne ville de Phelbès, c'est-à-dire l'actuelle Belbeis, située à l'orée du désert. Cette ville arrêta encore Amr, au témoignage de Yakout³, et cela pendant un mois, ce qui semble très exagéré. De Belbeis il était très facile de se diriger vers On ou Héliopolis, toujours en suivant le désert, et c'est à Héliopolis qu'eut lieu la première bataille rangée entre l'armée byzantine et l'armée arabe après la campagne de Amr au Fayoum.

Il est facile ainsi de voir avec quelle prudence l'armée musulmane était conduite ; grâce aux conditions géographiques du pays, Amr était parvenu à quelques lieues de la capitale sans avoir livré la plus petite bataille ; il s'était contenté de prendre les deux villes de Péluse et de Belbeis, au sommet de la route suivie et presque à son extrémité, et cela pour assurer ses communications. D'après Strabon⁴, Péluse avait des murailles ; il devait donc y avoir une garnison. Peut-être y eut-il une autre raison pour rendre le siège de cette ville nécessaire : c'est là qu'aboutissait la grande muraille élevée pendant la XIXe dynastie contre les incursions des nomades, et cette muraille devait, sans le moindre doute, avoir été réparée par Gyrus quand il se mit en mesure de défendre l'Égypte contre l'invasion qui la menaçait. Il n'est pas question de siège pour El-Arisch, sans doute parce que l'armée musulmane se préoccupa peu d'y entrer. Elle laissa donc de côté les villes fortifiées à l'extrémité nord-est de l'Égypte jusqu'à Péluse ; mais là il lui fallut bien se faire un passage sous peine de remonter jusqu'à Qolzoum, ou tout au moins jusqu'à Héroopolis, actuellement Tell-el-Maskhoutah, ce qui aurait été multiplier inutilement les difficultés à cause de la traversée du désert et de l'éloignement de la Basse-Égypte. De plus, il fallait bien, ainsi que je viens de le dire, assurer les communications entre l'Égypte et la Syrie, et cette nécessité explique encore mieux le besoin d'assiéger et de prendre cette ville. Quoique les Arabes n'en fussent pas à leur premier siège, puisqu'ils avaient assiégé Jérusalem, sans compter les autres villes qu'ils avaient prises en Perse et en Syrie, et puisque le généralissime Amr était occupé au siège de Césarée lorsqu'il prit le chemin de

¹ Makrizy, *Khitat*, traduction française de P. Casanova, t. III des *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1906.

² J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, p. 29.

³ Yakout, *Dictionnaire géographique*, à ce mot.

⁴ Strabon, XVII, p. 803, éd. Meineke.

l'Égypte, cependant ils n'étaient pas très habiles dans l'art de capturer les places fortes. De plus, je ne crois pas trop m'avancer en disant que leur armée consistait pour la plus grande partie en cavalerie, bien que la présence de nègres dans cette armée et la foule de gens qui suit le vainqueur dénotent assez qu'il devait y avoir aussi de l'infanterie. Les Arabes, bons cavaliers, n'étaient que des fantassins ordinaires, surtout pour se livrer aux opérations d'un siège qui offrait quelques difficultés. De là, le temps qu'il fallut pour prendre Péluse d'abord, Belbeis ensuite.

Une autre considération fait encore mieux comprendre pourquoi la petite armée de Amr, après avoir laissé une garnison dans les deux villes de Péluse et de Belbeis, put arriver au cœur de l'Égypte sans avoir été signalée. Amr dut chercher le plus possible à ne point ébruiter son invasion de l'Égypte ; pour cela, si le moment de son attaque était mal choisi à cause de la crue du Nil, d'un autre côté il recueillait les avantages du contretemps sur lesquels il avait sans doute compté. Au moment de l'inondation, presque tous les rapports sont suspendus entre les villages de l'Égypte ; par conséquent le bruit de la prise de Péluse ne put se répandre aussi vite qu'il l'aurait fait en une autre saison, le gouverneur de l'Égypte put l'ignorer pendant assez longtemps ; il put croire de plus qu'il ne s'agissait que d'une de ces incursions dont de tout temps l'Égypte avait été le théâtre et qui se dissipaient tout comme elles étaient venues. Puis Amr disparaissait tout à coup à nouveau et, quand on le retrouvait, il était à une quinzaine de lieues d'Héliopolis tout au plus ; cela explique que l'on n'ait pu concevoir des craintes sérieuses sur sa marche, qu'on n'ait pas cherché à s'y opposer, qu'on ne l'ait même pas tenté, à cause de la saison, puisqu'il était impossible de combattre ailleurs que dans le désert. Si Amr calcula tous les obstacles qui favorisaient son invasion en Égypte, c'est un général de premier ordre ; s'il ne l'a pas fait et s'est confié à son étoile, il faut avouer que les circonstances l'ont merveilleusement servi.

Cependant il est vraisemblable que, dès son arrivée à Belbeis, il fit parvenir au khalife Omar Ibn el Khattab une demande pressante de secours. Il ne devait plus avoir avec lui que trois mille hommes au plus et l'inquiétude montait sans doute en son cœur à mesure qu'il approchait de Babylone, car d'Héliopolis à Babylone il y avait deux ou trois lieues, et à partir de cette ville il allait rencontrer l'armée byzantine accourue au secours de la capitale de l'Égypte, et il lui importait de ne pas être vaincu, pour son honneur comme pour l'honneur de l'Islam. Ses ennemis lui avaient reproché près du khalife d'être trop aventureux ; c'était à lui de montrer que, s'il s'était aventuré, il avait su arriver au succès. Là encore la pensée vient que, s'il n'avait pas eu des intelligences parmi la population, sa marche, même en longeant la terre cultivée, était bien audacieuse ; il lui fallait nourrir hommes et chevaux, surtout avoir de l'eau en abondance. L'eau, les canaux qui étaient à proximité du désert la lui offraient ; de la nourriture, il en trouva aussi, mais ce dut être beaucoup plus difficile. Il en était arrivé au point où il lui fallait de toute nécessité vaincre ou mourir ; nous allons voir qu'il vainquit.

Il rencontra dans la plaine entre Héliopolis et le Caire actuel la première armée byzantine qui lui disputa le passage. Cet endroit, d'après Jean de Nikiou, s'appelait Tendounyas, et Om-Douneïn, si l'on en croit les auteurs arabes ; d'après les identifications les plus récentes, il était situé un peu en avant de la ville de Kîmé ou Memphis, sur l'emplacement actuel du jardin que l'on appelle l'Ezbékieh¹. Selon les historiens arabes, il y eut sur le site de ce village plusieurs combats qui restèrent indécis, jusqu'à ce qu'enfin Amr y put entrer et s'y établir². Après cette victoire, qui sans doute lui coûta cher, Amr se vit dans une position qui pouvait sans doute devenir dangereuse ; s'il restait avec sa petite armée en face de l'armée byzantine, il pouvait être attaqué et succomber ; il vit alors clairement que ses troupes n'étaient pas assez fortes pour attaquer la ville de Babylone où s'était renfermée une nombreuse garnison et il pouvait s'attendre à chaque instant que le

¹ J. Maspero, *op. cit.*, p. 30. J'avais reconnu dans Tendounyas le mot *Tian-tonios*, où le *Ti* représente l'article copte et le mot *Antonios* le nom d'Antoine ; j'en avais fait le nom d'une tour dont j'ai vu la base encore en place au vieux Caire ; on a adopté mon étymologie, mais en l'appliquant avec raison, je dois le dire, à un autre endroit situé en avant de Babylone. Cf. Ruvasse, *Essai sur la topographie du Caire*, p. 416 ; Casanova, *les Noms coptes du Caire*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. I, p. 146, 185-189 ; Butler, *The Arab conquest of Egypt*, p. 216.

² Makrizy, *Khita*, traduction de M. Casanova, p. 120.

gouvernement byzantin enverrait contre lui d'autres troupes qui finiraient par l'entourer et le prendre. Pour éviter ce danger, il eut recours à un moyen qu'il avait déjà employé : il prit le parti de disparaître un moment pour revenir au moment où il recevrait la nouvelle que les renforts demandés seraient sur le point d'arriver. Il employa donc la plus grande partie de son armée à une expédition que nous connaissons seulement par Jean de Nikiou, dont le texte se présente à nous assez obscur, mais fort compréhensible.

Pour ne pas laisser sa petite armée sans emploi et pour l'habituer aux combats avec les soldats de Byzance, Amr la conduisit au Fayoum. Il fit passer le Nil à ses soldats sur des barques trouvées à Tendounyas et, par la rive gauche, il remonta jusque vers Oxyrhynchos, ou Pemdjé-El-Behnésa, et redescendit ensuite vers le Fayoum en suivant le Bahr-Youssouf ou fleuve de Joseph. Jean de Nikiou parle d'un ou de plusieurs combats livrés entre les deux armées et dans lesquels les Arabes ne furent pas toujours victorieux, quoique dans l'un d'eux ils aient réussi à massacrer une compagnie de cinquante hommes, sous le commandement d'un certain Jean et chargée de surveiller les mouvements des Arabes ; les soldats et leur chef de troupe s'étaient cachés dans des vignes et des palmiers, mais leur séjour ayant été dénoncé par un traître, ils furent surpris alors qu'ils se rendaient à leur camp d'Abait et le corps entier fut massacré. Comme ce village existe toujours, c'est une preuve que l'armée arabe avait laissé le Fayoum sur la gauche, car il est situé dans la province de Benisouef et faisait jadis partie de celle de Behnésa¹. La nouvelle de ce massacre se répandit avec une grande rapidité, et de Babylone on envoya vers le camp d'Abait un autre général nommé Léonce, homme d'une grande corpulence et n'entendant rien aux choses de la guerre ; en voyant que le gouverneur du Fayoum, nommé Théodore, harcelait les Arabes, il conjectura que les envahisseurs seraient bientôt ramenés à Babylone, et Jean de Nikiou nous dit que **pour cette fois ils furent empêchés d'entrer dans le Fayoum**, parce qu'ils furent arrêtés au point d'Ellahoun et obligés de retourner sur leurs pas². Ils retournèrent en effet vers Babylone, mais sans doute pour une tout autre raison que celle que soupçonnait Léonce. Amr voyait en effet qu'il ne pouvait espérer surprendre le Fayoum ni garder les villes déjà prises ; il décida donc de se rapprocher des renforts demandés au khalife Omar et il voulait être sur les lieux pour les recevoir ; peut-être même avait-il déjà reçu avis de leur arrivée prochaine. Son expédition se termina donc par un échec³ ; il avait été trop aventureux et justifiait les accusations de ses ennemis.

De retour à Tendounyas, où il s'était fait conduire par les barques trouvées à Nilopolis ou Delâs⁴, Amr ne trouva pas la position changée. Son armée était quelque peu diminuée ; mais les renforts qui lui arrivaient étaient plus que suffisants pour remplir les vides qui s'étaient produits parmi ses soldats ; le khalife lui envoyait, en effet, 4.000 nouveaux combattants, et certains auteurs disent même 12.000 hommes ; mais je crois bien que ces auteurs ont pris le nombre total des soldats que Amr eut à sa disposition à la fin de l'invasion pour celui des renforts qu'il reçut en premier lieu. Quoi qu'il en soit, si des renforts arrivaient pour Amr, des résistances nouvelles se produisaient et l'armée byzantine se préparait à lui disputer sa conquête. Les troupes qu'on lui envoyait arrivèrent saines et sauvées à Héliopolis, et alors Amr se porta à leur rencontre, abandonnant momentanément la ville de Tendounyas⁵. L'armée byzantine crut l'occasion favorable ; elle se porta en rase campagne, ce qui fut une grande faute. La collision des deux armées eut lieu dans la plaine prédestinée d'Héliopolis. Au rapport de Jean de Nikiou et de Makrizy qui avait pris le fait

¹ Cf. Sylvestre de Sacy, *Abd-el Lutif. État de l'Égypte*. M. Butler a imaginé qu'il s'agissait d'une autre ville nommée de même et qui aurait fait partie du Fayoum ; cette ville n'a jamais existé et d'ailleurs les Arabes n'entrèrent pas alors dans le Fayoum.

² Jean de Nikiou (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIV), ch. Cxi, p. 555.

³ Je n'avais pas admis autrefois la possibilité de cette expédition, que M. Butler a reconnue le premier. M. Jean Maspero (*op cit.*, p. 34) reproche à l'auteur anglais d'avoir cru à une expédition que les auteurs arabes ne connaissent pas et qu'ils placent un an après l'année à laquelle nous sommes arrivés ; tout bien considéré, c'est M. Butler qui a raison : si les auteurs arabes ne parlent pas de cette première expédition qui fut un insuccès, c'est peut-être qu'ils ont voulu taire un fait qui n'était pas à l'honneur des Musulmans. Ils parlent bien d'une autre expédition qui réussit et qui eut lieu l'année suivante après la prise du *Castrum Babylonis*. Le témoignage de Jean de Nikiou, simple et net, ne peut être rejeté ; les mots « pour cette fois » montrent bien que les Arabes revinrent à la charge.

⁴ Jean de Nikiou, ch. Cxiii, p. 559.

⁵ J'avais pensé un moment que l'armée byzantine, ayant appris l'arrivée des renforts, s'était mise entre les deux camps de l'armée arabe ; mais ce mouvement n'étant indiqué nulle part, j'ai dû laisser ma pensée telle qu'elle.

dans un autre auteur de sa nation, Amr permit à l'un de ses lieutenants de conduire par le Gebel Moqattam un corps de 500 cavaliers qui devaient tomber sur l'armée byzantine par une attaque de flanc. Pour cela, il dissimula une partie de son armée dans les grottes de la montagne. L'attaque fut rude et rude aussi la résistance ; Arabes et Grecs combattirent en désespérés ; mais, lorsque le corps des cavaliers tomba sur le flanc des Grecs, ceux-ci se débandèrent, prirent la fuite et coururent se réfugier dans la citadelle de Babylone. La ville de Tendounyas, qui avait dû être abandonnée pour recevoir les renforts et livrer bataille, fut reprise, la garnison en fut massacrée, sauf trois cents hommes, et les Arabes furent définitivement les maîtres d'une partie de la capitale égyptienne. Les Grecs virent alors combien ils avaient été mal inspirés d'accepter la bataille dans une plaine où les chevaux pouvaient manœuvrer à l'aise, sans être arrêtés par des digues et des canaux ; d'autre part, le commandement n'avait pas été à la hauteur des circonstances. Du côté arabe, Amr avait admirablement su prévoir, préparer les différentes phases de la bataille et diriger l'ardeur de ses soldats ; il se montra bon général tandis que ses adversaires n'avaient aucun homme de sa valeur à lui opposer¹.

IV — Siège et prise de Babylone et de sa forteresse.

Les lieux actuels ont subi tant de transformations depuis la conquête des Arabes qu'il est bien difficile de donner une idée de leur disposition au moment où elle s'accomplit. Toutefois, il est sans doute possible d'en faire une description assez exacte en se tenant le plus près que l'on pourra des conditions géographiques. La ville actuelle du Caire comprend, dans sa partie sud, un quartier plein de décombres où se détache un monument de forme presque rectangulaire ayant de hauts murs et des portes profondes qui donnent bien l'idée d'une forteresse et qui en fut certainement une primitivement. On appelle ce quartier *Masr-el-attikah*, c'est-à-dire le vieux Caire, et la forteresse en question *Qasr-esch-schamâ*, c'est-à-dire : *le château du feu*, sans doute en souvenir de sa destination première, car il semble bien avoir servi aux Perses pour leur défense et pour leurs cérémonies religieuses, lors de leur première conquête de l'Égypte, vers le Ve siècle av. J.-C. L'emplacement en est bien connu par suite de cette circonstance que Amr, après sa victoire, fit élever une mosquée sur l'emplacement où était sa tente pendant le siège, et cette mosquée existe toujours. Autour de la mosquée s'éleva peu à peu une ville entièrement arabe que l'on connaît sous le nom de Fostat, ce qui signifie « la Tente » ; mais cette étymologie par à peu près n'est due qu'aux auteurs arabes peu au courant des événements, car, après la conquête, aux VIIe et VIIIe siècles, cette ville est toujours désignée dans les papyrus administratifs sous le nom grec de Φοσσάτων, qui est le mot latin Fossatum, à peine grécisé. Ce mot *fossatum* a donné naissance à l'appellation Fostat, car les deux mots se composent à peu près des mêmes lettres. La Chronique de Jean de Nikiou en explique l'origine lorsqu'elle fait remonter la construction de cette forteresse à l'empereur Trajan qui, dit-il, *se rendit lui-même en Égypte et y construisit une forteresse avec une puissante et imprenable citadelle, y amena de l'eau en abondance et la nomma Babylone d'Égypte. Les fondements de cette forteresse avaient été construits antérieurement par Nabuchodonosor, roi des Mages et des Perses, qui l'avaient appelée Forteresse de Babylone*². Ces détails ne sont vrais qu'en partie, mais on doit en retenir ceci qu'il y avait un fossé autour de la ville. Ce fossé ne pouvait être qu'à l'ouest de la ville et de la citadelle de Babylone puisque, s'il avait été à l'est, les Arabes n'auraient pu le franchir, ni surtout s'emparer par escalade de la citadelle, comme certains auteurs l'ont prétendu. Pendant et après le siège, la route du Nil resta libre et les Grecs épars dans la Haute-Égypte s'en servirent pour se réfugier dans la ville d'Alexandrie, ce qui n'eût pu se faire si le grand bras du Nil n'eût été situé, alors comme il l'est actuellement, derrière l'île de Ruondah, car, s'il leur eût fallu passer sous les murs de la ville et de la citadelle, c'est-à-dire si le petit bras eût été à l'est, la route n'eût pu être employée. Les bateaux abordaient en effet aux murs ouest de la citadelle, et c'est bien la route que prit Cyrus pour se rendre à Alexandrie et d'Alexandrie à Constantinople où l'empereur le rappelait ; c'est devant cette forteresse que se passa le second acte de cette tragédie historique, le troisième devant avoir lieu dans Alexandrie.

¹ Jean de Nikiou, ch. CXII, p. 557-558.

² Jean de Nikiou, ch. LXXII, p. 413.

On entrait dans cette forteresse — les murs avaient huit pieds de profondeur et trente pieds de hauteur — par plusieurs portes dont les principales étaient une porte de fer située du côté sud, une seconde située sans doute du côté nord, sans compter celle qui mettait la forteresse en communication directe avec le Nil, à savoir entre les deux grandes tours qui lui ont fait donner le nom de *Qasr-esch-schamâ* et qui constituaient ce qu'on a appelé le *château du feu*. De l'autre côté du Fossé était située l'île de Ruondah qui était le prolongement naturel du *Castrum Babylonis* et en avait été séparée par le canal-fossé creusé par Trajan¹.

La bataille d'Héliopolis avait été livrée vers le commencement du mois de juin 640². Le premier soin qui s'imposait au vainqueur était de pousser sa victoire aussi loin qu'il le pouvait, d'assiéger et de prendre d'abord la ville, puis la forteresse de Babylone où les ennemis s'étaient réfugiés. A ce sujet, je dois dire que les derniers historiens de cette conquête sont tombés dans une méprise qui a occasionné des erreurs nombreuses, lorsqu'ils écrivent que les Coptes se réfugièrent dans la forteresse de Babylone et s'y défendirent sous le commandement de Cyrus, le gouverneur évêque, qui à la fin se serait lâchement enfui. Les historiens arabes chez lesquels ils ont puisé leurs renseignements désignent en effet les adversaires de Amr par le nom de *Qibti*. Ce mot désigne bien maintenant les Coptes, c'est-à-dire les Egyptiens demeurés fidèles à la religion chrétienne ; mais chez les auteurs arabes il désigne tous les Égyptiens, chrétiens ou non, car il y avait encore des Egyptiens qui regardaient les anciens dieux de l'Égypte comme seuls dignes d'être adorés. Le mot *Qibti* n'est que le nom acéphale d'Égyptiens, puisque, si l'on ôte la première voyelle du mot et la terminaison ethnique, il reste *gypti*, ce qui est bien la prononciation égyptienne du mot *Qibti*. En représentant les *Qibti* comme des Coptes, on commet donc une grosse erreur et on se crée de grandes difficultés, ne serait-ce que pour expliquer comment les Coptes donnèrent asile à Cyrus, leur ennemi mortel, et comment Cyrus aurait apporté tant de soin à ce que les traités qu'il avait signés fussent favorables aux Coptes ; ce n'était pas aux Coptes seuls, mais à tous les Egyptiens, que Cyrus prétendait être utile. De plus, ces mêmes historiens mélangent ensemble deux événements fort distincts, le siège de la ville que Cyrus défendit en personne, à la capitulation de laquelle il veilla, et celui de la citadelle pendant qu'il était absent. De là est née une confusion extraordinaire dans le récit des historiens modernes, à commencer par Gibbon et à finir par M. Butler, confusion qui disparaît complètement si l'on admet cette facile distinction³.

Le siège n'offrit rien de particulier au point de vue militaire et nous en ignorons les vicissitudes ; nous savons que celui de la ville durait encore au commencement de décembre. Cyrus, en raison de son titre de gouverneur, était allé organiser la défense. Il n'avait pu voir ce qui s'était passé en Égypte depuis l'arrivée des Arabes sans en concevoir les plus noirs pressentiments. Il avait constaté la jalousie des chefs militaires, leur peu d'habileté technique, l'anarchie à peu près complète qui régnait dans l'administration, la résistance sourde qu'opposait la population et l'assistance qu'en recevaient les Arabes ; quoiqu'il eût fait son possible pour exciter dans les cœurs l'amour du pays et l'ardeur de la lutte, il était bien forcé de s'avouer à lui-même qu'il avait échoué dans son dessein, que toutes les chances se tournaient contre lui et qu'il serait vaincu dans la lutte engagée. Peut-être cependant, en voyant le petit nombre des ennemis qui s'étaient jetés sur l'Égypte, ne pouvait-il croire que la conquête serait définitive et se dit-il qu'il y avait un moyen de vaincre les ennemis au milieu même de leur victoire.

¹ V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. IV, où il n'est pas question le moins du monde que Trajan soit allé en Égypte, bien que la réfection, sous cet empereur, du canal reliant le Nil à la mer Rouge soit mentionnée.

² Cette date me semble résulter des paroles employées par *l'Histoire des patriarches*, disant que l'arrivée des Arabes en Égypte — ou au Caire — eut lieu le 12 du mois de Payni, de l'année des martyrs 357 ou le 6 juin 641. S'il se fût agi de l'arrivée à Péluse, du siège de cette ville ou de celui de Belbeis, comment cet historien eût-il pu dire que l'arrivée des Arabes à El-'Arisch ou à Péluse ou à Belbeis avait eu lieu au mois de juin ? 11 ne sait rien d'ailleurs sur la bataille d'Héliopolis ; mais il enregistre l'arrivée des Arabes à Babylone le 12 Payni 641. M. Butler a donc tort de mettre la date de cette bataille au mois de juillet, car c'est la seule manière d'expliquer raisonnablement la mention de la date du 12 Payni par l'auteur de *l'Histoire des patriarches* qui devait la savoir, mais qui se trompe sur l'année, car ce fut bien en 640.

³ Les historiens arabes ont cependant connu les deux sièges, sans cependant les distinguer complètement ; quand la ville de Babylone se rendit, ils disent que la garnison passa dans le *hisn*, c'est-à-dire le fort ou la forteresse.

Ce moyen, il le vit dans une négociation habilement menée près de gens simples dont il ne connaissait que fort imparfaitement la mentalité, croyant que l'habileté d'un Grec viendrait facilement à bout de gens à peine arrivés à la puissance politique. Il commença donc par préparer les assiégés à l'idée de la capitulation. Il n'avait pas à demander l'autorisation d'entrer en négociations, car en sa qualité de gouverneur il était le maître absolu de tout ce qui regardait l'Égypte. De l'île de Ruondah où il s'était retiré, il dépêcha au général arabe des envoyés qui présentèrent la position des Arabes comme bien aventurée ; ils firent observer que la crue du Nil entourait leur armée d'eau comme dans un filet et que le mieux était pour eux de se retirer dans leur pays ; quant au gouvernement, il était tout disposé à faciliter cette retraite avant que les armées égyptiennes fussent accourues au secours de Babylone, car alors il serait trop tard pour négocier, et Amr aurait à subir, avec ses compagnons, le sort auquel il se serait exposé.

Sa feinte était habile ; mais ses envoyés avaient affaire à un homme qui ne manquait ni d'esprit ni de jugement, qui discernait sainement l'état de l'Égypte et qui, bien que son armée fut peu nombreuse, voyait sûrement quelle serait l'issue de la lutte, pourvu qu'il eût la ténacité nécessaire. N'avait-il pas des relations avec la population égyptienne dont les sympathies allaient aux Arabes et non aux Grecs ? Il avait déjà fait demander au khalife Omar de nouveaux renforts, lui assurant que sans eux il ne pourrait pas prendre la ville de Babylone et sa forteresse. En attendant que le khalife les lui envoyât, comme il fut fait par la suite, Amr commença par retenir en son camp les envoyés de Cyrus pendant deux jours entiers, puis il les renvoya avec cette réponse : **Il ne peut y avoir entre nous d'autres stipulations que l'une des trois suivantes : ou vous embrasserez l'Islam, et alors vous serez nos frères, ce qui sera à nous sera à vous ; ou, si vous refusez notre religion, vous nous paierez le tribut de la soumission ; ou nous continuerons de lutter avec acharnement les uns contre les autres jusqu'à ce que Dieu ait décidé entre vous et nous.** En retenant les envoyés de Cyrus, Amr avait bien su ce qu'il faisait, car ces envoyés avaient été les témoins de la simplicité des mœurs musulmanes d'alors, de l'ardeur de leur foi religieuse et de l'enthousiasme avec lequel les Arabes se lançaient aux combats. Cyrus ne manqua pas en effet d'interroger ses envoyés sur ce qu'ils avaient vu dans le camp musulman et ceux-ci lui apprirent sans la moindre exagération ce dont ils avaient été les témoins. Dès lors la désespérance entra dans le cœur de Cyrus et il se dit que, coûte que coûte, il lui fallait profiter de la crue du Nil, qui rendait vraiment précaire la situation des Arabes, pour emporter de haute lutte leur départ, même au prix de quelques sacrifices.

Il renvoya donc ses affidés près de Amr et lui fit dire : « Envoyez-nous des Musulmans pour traiter avec nous, afin que nous nous entendions sur la solution qui peut nous convenir, à nous et à vous. » Amr se rendit à ce désir et envoya vers Cyrus dix messagers, lesquels avaient pour chef un nègre de très haute stature nommé Achâdat Ibn el Samî ; c'était lui qui devait porter la parole et ordre lui avait été donné de ne pas s'écarter des trois solutions indiquées plus haut. Au rapport des historiens arabes, entre autres de Makrizy, auquel j'emprunte cette relation comme il l'avait empruntée lui-même à des auteurs antérieurs, mais éloignés des événements de deux siècles au moins, Cyrus, en voyant ce nègre pauvrement habillé, fut pris d'une sorte de dégoût et demanda qu'on lui désignât un autre homme avec lequel il pût traiter ; mais il fut obligé d'entrer en conversation avec celui dont la vue seule l'effrayait. Il essaya de reprendre sur lui l'avantage des arguments qui avaient échoué près de Amr ; mais le nègre fut fidèle aux instructions de son général et n'accepta nulle autre tractation. Cyrus vit alors que la partie était perdue pour les Grecs en présence d'hommes inaccessibles aux considérations ordinaires de richesses, qui ne voyaient dans la vie que le moyen de se rendre agréables à Dieu et dans la mort que celui d'aller plus tôt jouir du bonheur préparé à ses élus. Il se tourna donc vers les personnages qui l'entouraient, demanda leur avis et, devant leur refus d'abandonner leur religion, il les exhorta à accepter la seconde alternative, c'est-à-dire à capituler moyennant reconnaissance et garantie de la propriété pour eux et leurs familles. Son avis fut repoussé, la conférence levée et le pont de bateaux détruit qui mettait l'île de Ruondah en communication avec la terre ferme. Il y eut ensuite un combat qui tourna à l'avantage des Musulmans et Cyrus parvint alors à faire accepter des assiégés ce qu'ils avaient refusé d'abord : une capitulation avec tribut. A deux dinars par tête, ce tribut produisit, dit-on, une somme de 180 millions de francs, chiffre d'une exagération ridicule, car il donnerait à l'Égypte une population d'au moins 18 millions d'habitants qu'elle eût été

complètement incapable de nourrir¹. Telle fut la suite, selon les historiens arabes, des événements qui aboutirent à la capitulation de Babylone, mais seulement pour la ville et non pas pour la forteresse qui continua d'être assiégée comme auparavant. A ce sujet, on a accusé Cyrus de trahison et de duplicité, de menées ténébreuses, etc. Sa conduite me semble au contraire avoir été prudente et digne au plus haut degré. De quel droit aurait-il pu faire souffrir à une population nombreuse les horreurs d'une prise d'assaut qui devait avoir lieu tôt ou tard ? Y gagna-t-il quelque chose ? Y fit-il une stipulation particulière en sa faveur ? Nul ne l'a jamais dit. S'il ne put rien faire de plus, il le tenta du moins, et Jean de Nikiou est d'accord sur ce point avec les auteurs arabes, à savoir qu'il présida à la capitulation et, comme il ne peut s'agir de la capitulation de la forteresse, qui n'eut lieu qu'à la fête de Pâques 641, après la mort d'Héraclius, il faut bien que ce soit à celle de la ville que se rapportent les détails précédents.

Il est parfaitement impossible de savoir la date de cette capitulation ; M. Butler la fixe au milieu de novembre ; je serais tenté de la reculer jusque vers la fin de l'année 640. A peine était-elle signée que Gyrus, sur un rappel pressant de l'empereur, dut se rendre à Constantinople pour se justifier d'une conduite qu'on traitait déjà de déloyale et de traîtresse². L'empereur Héraclius ne pouvait s'imaginer que son administration fût mauvaise ; il croyait avoir pris tous les moyens de s'attacher la population égyptienne et ne pouvait comprendre que 12.000 hommes eussent pu venir à bout de 100.000 Byzantins, comme disent les historiens grecs. Il traita Cyrus de la manière la plus offensante et finalement l'envoya en exil.

Il est facile de comprendre que, si Amr avait pu venir à bout de Babylone avec 12.000 hommes, ce nombre de soldats ne lui était plus nécessaire pour assiéger une forteresse, si grande fût-elle ; aussi il divisa son armée en un certain nombre de corps et les envoya dans la Haute et la Basse-Égypte porter la guerre et s'assurer des villes principales. Il dirigea une petite troupe vers Antinoé pour s'assurer de la capitale de la Haute-Égypte, et le duc Jean qui y commandait, ne voulant pas se défendre, s'enfuit en emportant le montant des impôts et se réfugia dans Alexandrie, craignant le sort des garnisons du Fayoum et de Behnesa. C'est alors, en effet, que le Fayoum fut pris ainsi que plusieurs villes de la Basse-Égypte, entre autres Ménouf el Athribis ; mais, d'un autre côté, Amr échoua complètement devant Damiette et Samounoud que l'inondation défendit mieux que les soldats.

Pendant cette alternative de succès et de revers, il pressait le siège de la citadelle : là encore les succès se balançaient. Amr avait dirigé contre la forteresse les catapultes qu'il avait trouvées dans la ville, et de leur côté les assiégés lui répondaient avec les leurs et leurs balistes. Cependant, la population égyptienne se déclarait de plus en plus en faveur des Arabes, se révoltant contre les ordres des chefs civils, refusant d'obéir à ceux des chefs militaires ; en un mot, l'anarchie était maîtresse³ ; il semblait à cette infortunée population que le mal de leurs maîtres était un bien pour elle ; l'esprit de rébellion et de haine était tellement vivace dans les cœurs que tous se précipitaient avec joie au-devant du sort qui les attendait, sans prévoir qu'ils se rueraient à la servitude et qu'un jour viendrait, qui n'était pas loin, où ils regretteraient amèrement d'avoir perdu leurs droits à la liberté par l'ardeur qu'ils avaient mise à se tourner du côté des Arabes.

Quant à la garnison, elle se fatiguait d'une résistance qui paraissait inutile. Les eaux du fleuve devenues basses ne permettaient plus sans doute le ravitaillement facile qui avait entretenu son espoir ; on résolut donc de capituler. On stipula que les assiégés auraient la vie sauve, que les soldats sortiraient de la citadelle emportant leurs bagages et leurs armes personnelles, mais abandonnant le matériel de guerre. On était alors au lundi de Pâques qui, en 642, était tombé le 24 mars. S'il fallait en croire les auteurs arabes, on vit, dans un assaut qui faillit réussir, un soldat arabe, à l'aide d'une échelle, paraître sur le haut d'un mur et mettre en fuite les défenseurs qui avaient cru voir derrière lui toute l'armée musulmane, alors qu'il se trouvait seul, cherchant l'escalier qui lui permettrait de

¹ Cf. Makrizy, *Khitat*, p. 123-128 de la traduction française de M. Casanova. Les historiens arabes ont confondu le traité de capitulation de Babylone et celui qui devint la *charte* de l'Égypte, si je puis dire.

² Cf. Théopane, *Chronographia*, A. M. 6 126, éd. de Boor, p. 328, 18.

³ Jean de Nikiou, ch. CXVI, fin.

descendre et d'ouvrir les portes à ses compatriotes. Cette échelle fut conservée précieusement en souvenir de ce fait d'armes extraordinaire ; Amr donna à l'heureux guerrier, qui s'appelait Zobeir, une maison où elle fut gardée jusqu'au jour où tout fut la proie d'un incendie en l'an 1000¹. Je considère ce récit comme imaginé de toutes pièces et comme parfaitement invraisemblable.

Jean de Nikiou raconte qu'avant d'abandonner la citadelle les Grecs durent mettre en liberté les quelques prisonniers jacobites qu'ils tenaient dans les fers et cela après les avoir mutilés². Si le fait est vrai, il explique la haine que les Égyptiens avaient conçue pour les Byzantins et justifie leur conduite, à supposer que cette conduite puisse être justifiée, même au point de vue de leurs avantages personnels³.

V — Siège et prise d'Alexandrie.

Amr fut libre dès lors de marcher à de nouveaux succès ; il décida d'aller investir et assiéger Alexandrie même avec une armée affaiblie par les garnisons qu'il avait fallu mettre dans les villes conquises. Toutefois, comme la victoire lui avait amené des partisans, même en assez grand nombre, comme la population se déclarait de plus en plus en sa faveur, il se disait avec raison que le siège d'Alexandrie lui serait beaucoup plus facile que celui de Babylone et lui demanderait par conséquent un moindre nombre de combattants.

Le chemin d'Alexandrie était tout ouvert, mais Amr n'en était pas le maître. Il commença par faire jeter un pont de bateaux pour unir l'île de Ruondah à la terre ferme de la rive ouest, par-dessus le grand bras du Nil, coupant ainsi toute communication entre la Haute et la Basse-Égypte. Puis il ajouta à son armée un certain nombre de soldats égyptiens révoltés contre les Grecs, connaissant très bien leur pays et tout disposés à le conduire vers la ville d'Alexandrie⁴. Pour mieux assurer sa marche, il décida qu'une partie de son armée descendrait le fleuve en bateaux, tandis que l'autre l'accompagnerait par terre, le plus près possible, de manière que toutes deux fussent toujours en communication. Sa double marche, telle qu'elle résulte de la comparaison des documents, fut la suivante : par terre, il suit le désert jusqu'à Nagilah parallèlement au fleuve et livre chemin faisant les combats de Terrauch et de Kam-Scherik ; de là, comme le fleuve s'éloigne, il va à Dalingat, puis à Sontis ou Sountaïs, puis arrive à Damanhour⁵, et de cette ville, en suivant le canal qui s'appelle aujourd'hui Mahmoudieh — c'est le canal qui porte l'eau douce à Alexandrie — il arrive à Xwpeoo, aujourd'hui Karioun. Quant à la flotte ou ce qui en tenait lieu, elle arriva d'abord à cette même ville de Nikiou dont il a été si souvent question, et l'évêque Jean nous dit qu'on y fit un grand carnage de soldats grecs qui, à la vue des Arabes, se précipitèrent dans le fleuve et se noyèrent. A partir de cette ville, les massacres de Grecs vont se multiplier, et il semble bien que Amr n'avait plus la même autorité que précédemment sur les soldats de son armée. De Nikiou, la flotte descendit à Sais, où l'on égorga un général grec avec les soldats cachés dans les vignes qui entouraient la ville⁶. De Sais, elle alla jusqu'à Niclétis ou Fanah, puis à Aft où elle prit le canal Mahmoudieh qui la conduisit à Karioun où Amr se trouvait pour recevoir les soldats sur la rive gauche du fleuve. Cette marche dut nécessairement être assez lente puisqu'il fallait veiller à la sûreté des deux corps d'armée et par terre et sur le fleuve ; mais elle montre bien que les

¹ Makrizy, *Khitat*.

² Jean de Nikiou, ch. CXVII, p. 566.

³ Il n'y a aucune valeur historique à donner aux auteurs arabes et à Eutychios, racontant que la garnison fut massacrée par les Arabes ; le témoignage si calme et si précis de Jean de Nikiou, le soin qu'il prend d'écrire un chapitre vengeur sur les cruautés des soldats byzantins, tout me semble une preuve de la vérité de son récit. Il ne faut pas oublier ici, comme dans ce qui va suivre, que cet évêque avait été témoin oculaire d'une partie de ce qu'il raconte, qu'il avait au moins été témoin auriculaire de première main, tandis que les historiens arabes, grands amateurs d'actions héroïques, n'ont pas voulu perdre une si belle occasion d'exercer leurs talents littéraires.

⁴ C'est ce qui résulte de ce qui se passa en la ville de Nikiou, ainsi qu'on le verra plus loin.

⁵ Makrizy, *Kkitat*.

⁶ M. Butler (p. 285, note) dit que la ville de Sais ne put être attaquée en ce moment parce qu'elle était trop au nord et que, d'ailleurs, il n'y avait pas de vignes. C'est une erreur pour les vignes, et elle fut attaquée alors parce qu'elle était bien sur la route de la flotte, ce que M. Butler n'a pas vu.

Musulmans devaient être guidés par les indigènes, car autrement ils se seraient perdus dans les méandres de la branche de Rosette et le lacs de canaux qui en sortent, comme dans les nombreux villages de la province de Béhérah.

Un dernier combat qui, dit-on, dura dix jours¹ fut livré près de la ville de Karioun ; indécis d'abord, il se termina par la complète victoire des troupes musulmanes qui n'étaient plus alors qu'à une courte distance de la ville d'Alexandrie. Tout bien pesé, la résistance avait été plus vive que ne l'avait pensé le général musulman : les Byzantins avaient tenté de s'entendre, s'étaient réunis ; mais finalement la discorde l'avait emporté, tout comme l'anarchie et la guerre civile l'emportaient entre les diverses grandes villes, ainsi que c'était malheureusement la coutume traditionnelle en Égypte². La prise de Karioun porta le général arabe à considérer qu'une attaque brusquée contre la ville d'Alexandrie la lui livrerait ; mais il fut déçu dans son attente et l'artillerie des Alexandrins le força d'établir son camp hors de la portée des machines qui criblaient son armée de projectiles. On a évalué l'armée de Amr à 15.000 ou 20.000 hommes, et la garnison d'Alexandrie à 50.000 combattants³ ; ces chiffres me semblent fort exagérés ; Amr ne devait avoir que 12.000 hommes au plus sous ses ordres, puisqu'il avait dû laisser une partie de son armée, peut-être la moitié, dans les diverses villes qu'il avait occupées, Péluse, Belbeis, Héliopolis, Babylone, Nikiou, Sais, les villes de la Pentapole ; en admettant même que les soldats indigènes entrés dans son armée eussent comblé les vides obligatoires de la conquête, il est impossible de supposer un chiffre plus élevé, et la garnison d'Alexandrie devait avoir le même effectif⁴. Le siège une fois commencé suivit son cours, comme pour Babylone, et je n'ai nullement l'intention de faire par le menu le récit des événements militaires, tenant pour beaucoup plus importants les événements politiques qui se greffèrent sur les combats livrés autour de la ville.

Les événements qui se passaient en Égypte n'étaient pas demeurés ignorés à Constantinople, de même que la mort d'Héraclius avait été connue en Égypte et était parvenue à l'armée qui assiégeait alors la forteresse de Babylone. L'empereur mourut pendant l'exil de Cyrus ; après sa mort, on fit sans doute la réflexion qu'il fallait secourir la ville d'Alexandrie et l'on pensa à y renvoyer celui que toute la cour avait accusé de trahison. On le mit donc de nouveau à la tête du gouvernement d'Égypte pour conduire les négociations de cette paix qu'il avait proposée. Il était de retour dans Alexandrie à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 14 septembre 641⁵.

Depuis son départ, les événements avaient marché et la situation était changée ; mais Cyrus n'avait pas perdu courage : celui qu'on a représenté comme un traître, un persécuteur odieux à toute la population égyptienne, fut reçu en triomphe à son arrivée dans la ville d'Alexandrie : *Tous les habitants de la ville, dit Jean de Nikiou, hommes et femmes, jeunes et vieux, accoururent près du patriarche Cyrus et manifestèrent leur joie de son retour. Et un peu plus loin, le même auteur dit : Lorsque le patriarche Cyrus se rendit à la grande église du Césarion, on couvrit tout le chemin de tapis, on chanta des hymnes en son honneur et la foule fut si grande que l'on s'écrasait : c'est à grand-peine qu'on put le faire arriver à l'église*⁶. L'esprit mobile de la foule s'était évidemment retourné en faveur de Cyrus. L'inquiétude commençait en effet à s'emparer des habitants et l'on espérait que le gouverneur apporterait les moyens de mettre fin à cette guerre désastreuse.

Il ne perdit pas de temps à se rendre près de Amr pour reprendre les négociations. Jean de Nikiou dit que Cyrus alla trouver Amr à Babylone, et c'est bien en effet à Babylone que devait se trouver le général arabe ; mais l'évêque de Nikiou se trompe en disant qu'alors fut élaboré le traité de capitulation pour l'Égypte entière. L'accueil que fit Amr à Cyrus fut plein de bienveillance, d'autant plus que le généralissime voyait que sa conquête ne lui serait pas longtemps disputée ; mais les termes que Cyrus apportait ne furent pas jugés

¹ Beladhari, p. 220.

² Jean de Nikiou, ch. CXIX, p. 569-573.

³ Butler, *The Arab conquest of Egypt*, p. 292.

⁴ J. Maspero, *l'Armée byzantine en Égypte*, p. 35-39.

⁵ Jean de Nikiou, ch. CX, p. 552.

⁶ Jean de Nikiou, ch. CX, p. 574.

suffisants par le chef des Musulmans : ils durent se séparer sans avoir rien conclu et Amr, qui avait pris ses précautions pour achever sa conquête, ne voulut pas se fermer tout chemin à la possession de la riche province qu'il convoitait.

Pendant le siège, quoique Alexandrie fût approvisionnée en abondance et que l'armée arabe pût lui fermer seulement les communications avec le reste de l'Égypte, le commerce avait dû cesser presque complètement : si les navires byzantins pouvaient ravitailler le port, ils ne pouvaient exporter des marchandises qui n'arrivaient plus dans la ville. La population était donc gênée par le blocus des Arabes du côté de la terre ; en outre, elle était en proie aux factions, comme le reste de l'Égypte, et tout y allait fort mal. Dès l'arrivée de Cyrus, il lui avait fallu chasser Domentianus, ancien général-gouverneur de Nikiou, qui avait lâchement abandonné sa ville et s'était réfugié dans Alexandrie où il était à la tête de la faction bleue, avec laquelle il résistait aux gens de la faction verte commandée par un certain Mîna, car les deux factions se livraient des combats dans la ville même. Ce Domentianus était cependant le beau-frère de Cyrus ; mais il détestait le gouverneur-évêque autant qu'il le pouvait et se montrait son adversaire acharné. Environné de semblables difficultés, Cyrus voyait bien que l'Égypte était nécessairement destinée à succomber. Il se dit que, n'ayant pu obtenir la libération du pays au moyen d'un tribut annuel, comme il l'avait proposé à Amr, il n'avait qu'à laisser les événements inéluctables se succéder les uns aux autres, afin de saisir le moment favorable pour tirer les conditions les plus douces d'un ennemi qui semblait ne vouloir céder sur aucun point. Il laissa donc le siège suivre son cours. Les historiens arabes parlent d'un siège de quatorze mois ; mais cela semble inadmissible : ils ont sans doute voulu parler de l'époque où Alexandrie et l'Égypte furent évacuées par l'armée grecque, ce qui eut lieu au mois de septembre 643, onze mois après la signature du traité de paix, ce qui mettrait la capitulation d'Alexandrie en octobre 642, après un siège de quatre ou de cinq mois. Il me semble difficile, si les événements se sont ainsi passés, comme c'est ma ferme conviction, d'accuser encore ici Cyrus de trahison, d'autant plus qu'il resta en Égypte et mourut l'année suivante, frappé au cœur par la manière dont les conquérants exécutaient les termes du traité.

En attendant, comme il croyait que sa manière de juger était la meilleure, il gagnait le plus possible d'adhérents à ses vues et s'efforçait de les amener à ses idées. Il y réussit peut-être plus vite qu'il ne l'avait espéré,¹ car l'union semble s'être faite entre le gouverneur, les généraux et ce Domentianus qui, chassé de la ville, avait su trouver les moyens d'y rentrer. Cyrus résolut alors d'aller trouver Amr au camp musulman et signa avec lui un traité qui était la perte de l'Égypte. Puis il retourna dans Alexandrie et en fit connaître les conditions aux généraux et aux officiers civils ; il les pressa vivement de les accepter et dépêcha vers Constantinople le gouverneur d'Alexandrie, Théodore, et le général Constantin, avec la mission de représenter à l'empereur que rien autre n'avait été possible. Une circonstance fâcheuse faillit tout remettre en question : un article du traité déclarait qu'une certaine somme serait payée aux Musulmans, et ceux-ci, sans prévenir Cyrus et les autorités de la ville, se présentèrent aux portes d'Alexandrie avant que les habitants eussent connu les termes du traité. La population courut aux armes, raconte Jean de Nikiou, mais l'armée et les généraux, persistant dans la résolution prise, déclarèrent qu'il leur était impossible de lutter contre les Musulmans et qu'il fallait suivre l'avis du patriarche. Elle se retourna dès lors contre Cyrus, voulut le lapider et le malheureux en fut réduit à dire aux révoltés en versant des larmes : *J'ai fait cet arrangement afin de vous sauver vous et vos enfants.* » La foule comprit enfin les raisons de Cyrus et, avec la mobilité qui la caractérise, passa du blâme à l'approbation et lui « donna tout l'or réclamé par les Musulmans².

VI — Résultats de la conquête pour l'Égypte.

Le traité qui suivit la reddition de Babylone et celui qui mit fin à la résistance de la citadelle avaient été des actes locaux sans valeur pour l'Égypte entière. Il en dut être de même pour

¹ Jean de Nikiou, ch. CXX, p. 574, où Domentianus est donné comme partisan de la paix avec les Arabes.

² Jean de Nikiou, p. 576. On peut se demander si les Musulmans agirent par une crainte soudaine, ou par suite de défiance, ou même avec quelque duplicité.

ceux qui suivirent la reddition d'Héliopolis ou des autres villes qui se soumirent à l'autorité musulmane, c'est-à-dire presque toutes les grandes villes conquises entre la prise de Babylone et celle d'Alexandrie. Tout au contraire, le traité qui précéda la capitulation d'Alexandrie, s'il contenait des stipulations particulières à cette ville, s'appliquait aussi à toute l'Égypte en général et visait la déchéance de l'autorité byzantine dans la vallée du Nil tout entière.

Pour juger de ce traité, nous avons deux sortes de témoignages divergents : d'abord celui de l'évêque Jean de Nikiou, puis celui des auteurs arabes, car, dès qu'on en parle, il s'élève des controverses pour savoir de quelle manière l'Égypte devait être traitée, si l'on devait la considérer comme s'étant rendue ou comme ayant été conquise les armes à la main, le genre de traitement qui devait lui être appliqué dépendant, d'après le Coran, de la façon dont on interprétait sa soumission. Jean de Nikiou dit : *On stipula, en fixant le tribut que l'Égypte paierait, que les Ismaélites n'interviendraient en aucune façon et qu'ils demeureraient isolés pendant onze mois ; que les soldats romains d'Alexandrie s'embarqueraient en emportant leurs biens et leurs objets précieux ; qu'aucune autre armée romaine n'y reviendrait ; que ceux qui voudraient partir par la voie de terre paieraient un tribut mensuel ; que les Musulmans prendraient pour otages cent cinquante militaires et cinquante habitants et qu'ils feraient la paix ; que les Romains cesseraient de combattre les Musulmans ; que ceux-ci ne prendraient plus les églises et ne se mêleraient point des affaires chrétiennes ; enfin qu'ils laisseraient les Juifs demeurer dans Alexandrie*¹. Ces diverses stipulations se rapportent plus à la ville d'Alexandrie qu'à l'Égypte en général ; mais cependant l'obligation à laquelle se soumettaient les troupes byzantines d'évacuer l'Égypte soit par mer, soit par terre, et de n'y plus revenir, est bien une obligation générale, de même que celle à laquelle se soumettaient les Musulmans de ne plus toucher aux églises et de ne pas se mêler des affaires des chrétiens. Dans un autre endroit de la *Chronique*², il est dit que les Egyptiens qui s'étaient réfugiés dans Alexandrie avaient obtenu, par l'entremise de Gyrus, l'autorisation de rentrer dans leurs villages et dans leurs biens.

D'autre part, les auteurs arabes nous parlent d'un traité résultant, non plus des négociations de Cyrus, mais plutôt d'une convention entre les Egyptiens et les Musulmans après la conquête d'Alexandrie³. Il est fait pour tous les Egyptiens, qui seront soumis en bloc à une capitation de 50 millions de dinars, exigibles dès que la crue du fleuve aura cessé ; par contre, Amr s'engage à protéger ceux qui paieront les impôts, et si quelques provinces n'acceptent pas le traité, ou si l'inondation n'atteint pas la hauteur normale, l'impôt sera diminué en proportion. Tous les Grecs et les Nubiens qui souscriront au traité seront tenus de payer les mêmes impôts que les Egyptiens ; mais ceux qui refuseront de se soumettre à la domination arabe recevront un sauf-conduit pour sortir de l'Égypte. Le tribut devait être payé en trois fois. Comme garantie, on engageait la protection d'Allah, celle de son envoyé Mahomet et aussi celle du khalife. Les Nubiens qui accepteraient ce traité s'obligeaient à fournir aux Musulmans un certain nombre d'esclaves et de chevaux, à ne pas faire d'incursions en Égypte et à ne pas mettre obstacle au passage des bateaux qui feraient le commerce avec la vallée du Nil.

Ce traité porte des marques d'authenticité au premier chef : la mention que l'impôt sera réglé d'après la hauteur du Nil, qu'il y aura pleine et entière liberté pour chaque Grec de se soumettre ou de recevoir un sauf-conduit pour se rendre dans la ville qui lui plairait ; l'égalité des Egyptiens, des Grecs et des Nubiens devant la loi ; l'article disant que les impôts seraient payables en trois versements et par tiers ; l'obligation pour les Arabes de défendre la frontière contre les incursions nubiennes et pour les Nubiens de ne pas mettre d'obstacle à la libre navigation du Nil et par conséquent au commerce avec l'intérieur de l'Afrique, ce sont là, à mon avis, des preuves d'authenticité manifeste, surtout la stipulation que l'impôt de la capitation n'était exigible qu'après la crue du Nil, c'est-à-dire cinq mois au moins après la reddition d'Alexandrie. Voilà des stipulations qu'on n'invente pas ; elles

¹ Jean de Nikiou, ch. CXX, p. 577.

² *Ibid.*, p. 375.

³ Le texte en a été conservé dans Ibn Khaldoun qui le cite d'après Tabary dont les œuvres ne le contiennent pas. Cf. Zotenberg, *Annales de Tabari*, t. III, p. 461.

montrent qu'il fallut une entente entre les vainqueurs et les vaincus, car ce sont là des articles d'administration intérieure déjà appliqués sous les Pharaons et les Grecs, sous les Romains et les Byzantins. Les Arabes ne pouvaient les connaître et, s'ils les adoptèrent, comme ils le firent assurément, ce ne put être qu'après en avoir été instruits par les indigènes. Mais le texte de ce traité nous montre qu'il fut remanié après coup.

Tout d'abord, il n'est pas question de la liberté religieuse comme au traité d'Alexandrie, quoique les Egyptiens y aient tenu plus qu'à leur vie. En second lieu, si la capitation est bien mentionnée en bloc, le chiffre de chaque contribuable n'est pas fixé, et avec raison : celui de deux dinars ou de trente francs n'est qu'une moyenne adoptée par les historiens. Les papyrus d'Aphroditopolis, qui sont des pièces d'administration officielle, nous font voir en effet que le taux de la capitation était variable, que si certains de ceux qui y étaient soumis payaient un demi-dinar, un dinar, un dinar et demi, d'autres payaient au contraire deux et trois dinars¹, et l'on avouera que la chose était beaucoup plus juste entendue de cette manière : les enfants, les femmes et les vieillards en étaient naturellement exceptés. Cet impôt n'atteignait qu'un nombre peu élevé de contribuables ; c'était plutôt un impôt sur la richesse qu'une capitation proprement dite. Je rappelle que ces papyrus nous ont conservé le rôle des impôts à peu près un siècle après la conquête, et la capitation y est désignée sous le nom d'ἀνδρισμός ou *impôt du mâle vigoureux*.

Les impôts qui existaient antérieurement furent conservés et rien ne paraît avoir été changé dans l'administration compliquée de l'Égypte. Les papyrus grecs nous montrent bien en effet qu'ils étaient payés en trois versements, mais non égaux, les deux premiers étant plus forts. Les Arabes avaient trouvé là une vache à lait qu'ils pouvaient traire à volonté ; ils n'avaient garde de changer la coutume. Premier désappointement pour les Egyptiens : ils semblent s'être attendus à un régime tout différent, et c'est sans doute pour cela que Jean de Nikiou accuse Amr d'avoir triplé les impôts². Amr n'avait qu'à laisser les usages établis se continuer pour recueillir des impôts considérables, et le fellah égyptien continua de payer en nature et en espèces ce qu'il payait jadis, sans compter les corvées de toute nature que les maîtres lui imposaient à leur gré. Si les Egyptiens avaient rêvé d'être libres sous le nouveau régime, ils furent cruellement détrompés, et leur réveil ne tarda guère. A dire vrai, il n'en pouvait être autrement : les Arabes combattaient tout d'abord pour eux et ils se seraient montrés bien simples d'attribuer le profit de leur victoire aux habitants du pays qu'ils avaient conquis. Les idées humaines devaient progresser encore avant qu'on vît un pays combattre uniquement pour aider quelque opprimé à reconquérir sa liberté.

J'arrête ici le récit de la conquête arabe ; accomplie par un général de grand talent, elle ne fut possible que par la connivence des Égyptiens qui haïssaient les Byzantins ; elle n'arrêta la vie ni civile, ni commerciale, ni surtout religieuse ; ce ne fut qu'une courte indisposition, dont l'Égypte se releva bien vite, semble-t-il. Les Egyptiens en général avaient été plutôt spectateurs qu'acteurs dans cette tragédie, et quand ils se furent déterminés à y prendre part, ils se mirent du côté des Arabes, quand ils auraient dû rester du côté des Grecs. Ils n'y gagnèrent absolument rien. Cyrus, qui était resté en Égypte et qui vit les premiers effets de l'administration arabe, Cyrus, qui avait rêvé peut-être, lui aussi, une conduite tout autre de la part des conquérants, fut frappé au cœur en voyant combien il s'était trompé : il mourut au mois d'avril 643, à ce qu'assure Jean de Nikiou³, avant même la date fixée pour l'évacuation d'Alexandrie et de l'Égypte par les soldats byzantins. Les Arabes, de leur côté, s'appliquèrent à tirer profit de leur conquête : comme je l'ai dit, s'ils n'étaient pas au courant de l'administration civile et politique de ce pays, ils surent bien vite s'y mettre, car ils avaient parmi eux des hommes de grande intelligence et qui ne craignaient pas d'apprendre des choses pratiques, sinon des choses spéculatives. Quant au rôle historique de l'Égypte qui avait en grande partie cessé depuis la conquête romaine, après qu'elle eut fait participer les Romains aux trésors de science accumulés par ses anciens sages, il était fini pour toujours : l'Égypte ne devait plus se relever et la conquête arabe fut son acte de

¹ *Papyrus d'Aphroditopolis*, éd. de Bell, n° 1420 et 1421, *passim*.

² Jean de Nikiou, ch. CXX, p. 577.

³ Jean de Nikiou, ch. CXX, p. 578 et 582.

décès.